

CAHIERS METANOÏA No 44

44

1985

revue trimestrielle

CAHIERS METANOÏA

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-85

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 12-85

SOMMAIRE

ÉDITORIAL <i>UNE AUTORITÉ SANS CONTRAINTE</i>	p. 3
ÉVANGILE SELON THOMAS <i>LOGIONS 55</i>	p. 6
COMMENTAIRE	p. 8
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	p. 13
RECHERCHES <i>A PROPOS DE BALSEKAR LE MENTAL IMPERSONNEL DANS LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE NISARGADATTA HINDOUISE, BOUDDHISME INTERPRÉTATION ET INCONNAISSANCE LES 6 PREMIERS LOGIA DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS</i>	p. 15 p. 19 p. 22 p. 38
BIBLIOGRAPHIE <i>LES ENTRETIENS DE HOUANG-PO MUNI. RÉCIT D'UNE EXPÉRIENCE D'INTÉRIORITÉ</i>	p. 41 p. 43
POÉSIES	p. 47

Comment se procurer les Cahiers Métañoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métañoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- Cahiers 1975	150,00 F.
- Cahiers 1976	150,00 F.
- Cahiers 1977	150,00 F.
- Cahiers 1978	150,00 F.
- Cahiers 1979	150,00 F.
- Cahiers 1980	150,00 F.
- Cahiers 1981	150,00 F.
- Cahiers 1982	150,00 F.
- Cahiers 1983	150,00 F.
- Cahiers 1984	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

ÉDITORIAL

Celui qui ne porte sa croix comme je la porte
ne sera pas digne de moi.

Venez à moi
parce que mon joug est bon
et douce mon autorité,
et vous trouverez pour vous le repos.

UNE AUTORITÉ SANS CONTRAINTE

L'Occident chrétien a lié l'état de perfection à la pratique de ces trois vertus : pauvreté, chasteté, obéissance. La chasteté ayant été attachée au célibat, la perfection ne pouvait se concevoir dans la vie de couple. Ainsi seul l'état religieux permettait à la fois l'observance de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, chacune de ces trois vertus faisant l'objet de l'un des trois vœux prononcés par celui ou celle qui entrait en religion.

C'est dans cette optique que l'on a interprété la parole de Jésus dans Luc (14.26 - 27), laquelle reproduit assez fidèlement le texte de l'Evangile selon Thomas (log. 55). Suivre Jésus, devenir son disciple, porter sa croix comme Jésus la porte, ne pouvait être envisagé en dehors de l'état religieux. Et si la famille s'opposait à ce choix, l'intéressé devait passer outre à l'interdiction parentale : obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

La prise de conscience de mon identité véritable me permet de transcender les catégories mentales que l'Institution a codifiées. Les paroles de Jésus sont là pour me faire découvrir qui je suis. Mon autorité réelle, qui n'est pas celle que je croyais, est affirmée dès les premiers logia et elle est merveilleusement mise en lumière au logion 108 : « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé ». La révélation que m'apportent les paroles de Jésus est tellement inouïe que, dans un premier temps, je ne peux pas ne pas être bouleversé. Néanmoins, je fais confiance en ce qui m'est assuré, ce qui me permet de fonctionner tout de suite, non pas comme étant une partie du tout, mais comme étant le tout lui-même. Ainsi, même si ma vision est encore trouble, ma démarche, au lieu de s'orienter vers le devenir, m'ouvre ici et maintenant à la vision de ma nature originelle. C'est cette vision « à l'endroit » qui me permet de dire que je porte ma croix comme Jésus la porte. Disciple de Jésus, je ne mets pas en doute sa parole ; je sais qu'elle devient opérationnelle si je bois à la bouche du Maître.

Ce serait dénaturer la vraie relation de Maître à disciple que de faire de celui-ci un éternel second, soumis à vie à un gourou inaccessible qui ne manquerait pas une occasion de faire valoir sa suprématie. Pourtant, c'est un peu le rôle qu'on a fait jouer à Jésus en mettant l'accent sur la grandeur divine du Maître par rapport à la faiblesse, pour ne pas dire l'impuissance du disciple, à tel point que ce dernier ne pourrait jamais être sauvé sans la faveur du sang rédempteur du Fils de Dieu.

Tout autre est la conception gnostique de la relation Maître-disciple. Ce qui fait de moi le disciple de Jésus, c'est tout d'abord l'ardent désir de découvrir ma nature véritable en approfondissant les paroles du Maître. Et ce qui fait de Jésus mon maître, c'est que d'entrée de jeu il me découvre à moi-même et me décrit le processus qui va permettre le dévoilement complet de mon visage originel. Autrement dit, je suis non pas un disciple à vie, mais j'entre dans un processus au terme duquel je peux à mon tour dire : « Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal ».

La parole de Jésus m'affermir peu à peu dans mon autorité réelle. Cependant, contrairement à ce que croit le mental, cette autorité ne s'oppose jamais à celle des institutions religieuses ou civiles. Elle veut stigmatiser l'erreur, jamais elle ne juge les individus, jamais elle n'entre en conflit avec eux. Ce sont les institutions ou les individus qui, se croyant menacés, partent en guerre contre les pseudo-dangers que représente celui qui, comme Jésus, comme Al Hallaj, comme Maître Eckhart... ose, décliner son identité, encore ne le fait-il que lorsque les circonstances l'exigent. Habituellement, il préfère la solitude du Monakhos, ayant vis-à-vis des autres l'attitude de l'homme ordinaire, celle que recommande la Mandukyo Upanishad (chap. II, 36^{me} Çloka) : ... « Après avoir réalisé la non-dualité, comporte-toi en ce monde comme si tu n'étais qu'un objet inanimé ». L'Eveillé n'a pas le souci de se distinguer des autres. Plus exactement, une fois établi dans le Soi, il ne voit plus les autres comme distincts de lui-même, et, par conséquent, il n'assume pas consciemment le rôle de gnani. Ainsi, pour Nisargadatta, il a fallu que Maurice Friedmann lui dise l'aide que pourraient apporter ses entretiens s'ils étaient diffusés sous la forme d'un livre pour que le Maharaj en prenne conscience. Il n'est pas interdit de penser que c'est un événement de cette nature qui nous a valu l'Evangile selon Thomas. Didyme Judas Thomas, sachant que le Maître était menacé de mort, a demandé à celui-ci de lui dicter les paroles qui constituent l'essentiel de son message. Le logion 13 confirma cette hypothèse. Le vrai gnani n'a pas la préoccupation de dispenser un enseignement : simplement, il répond à une demande lorsqu'elle émane d'un chercheur avide de se connaître. En revanche, il conserve intacte la connaissance de son identité avec l'Absolu : l'autorité liée à sa souveraineté est sans défaut. Ce qu'il faut préciser c'est que le mode de fonctionnement de l'autorité du gnani n'a rien à voir avec le souci d'affirmation de l'individu ou du groupe.

Si les Juifs et Pilate avaient compris la nature de l'autorité de Jésus, ils ne l'auraient pas condamné à mort. Si les hérésiologues avaient compris la nature de l'autorité des gnostiques ils ne seraient pas partis en guerre contre eux. Si l'Islam avait compris la nature de l'autorité des Soufis, il ne les aurait pas persécutés et mis à mort. « Mon Royaume n'est pas de ce monde », dit Jésus. Il précise, par ailleurs : « Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui » (log. 56).

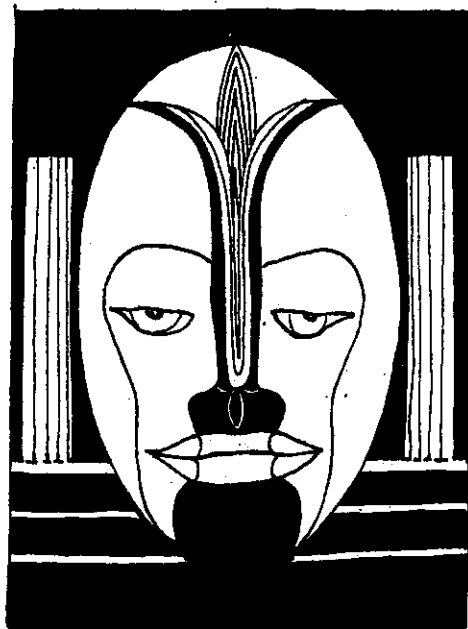
Il s'agit en définitive de connaître la source d'où émane l'autorité, mais pour cela il faut que je sois au clair sur mon identité véritable. C'est alors et alors seulement qu'il m'est possible de donner à l'Etat ce qui revient à l'Etat, de donner à Dieu ce qui revient à Dieu, et de m'attribuer ce qui relève de mon autorité réelle.

Il va de soi que j'éviterai avec le plus grand soin de « dire mes mystères à ceux qui ne sont pas dignes de mes mystères ». Je sais, pour en avoir pâti, combien le mental est habile à forger des armes. Mais contre qui les forge-t-il ? Le sait-il vraiment ? Sait-il en définitive qu'il ne peut blesser personne si ce n'est se blesser lui-même ? Mais dites-lui qu'il n'y a personne à l'adresse indiquée, il ne comprend pas... Manque d'humour ? d'intelligence ? Manque surtout d'avoir cherché la réponse à la question : « Qui suis-je ? »



55

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 CELUI QUI NE RÉCUSE SON PÈRE ET SA MÈRE
- 3 NE POURRA SE FAIRE MON DISCIPLE ;
- 4 ET CELUI QUI NE RÉCUSE SES FRÈRES ET SES SŒURS
- 5 ET NE PORTE SA CROIX COMME JE LA PORTE
- 6 NE SERA PAS DIGNE DE MOI .



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



LOGION 55

Voici encore un Logion-dynamite, invitant chacun à provoquer en soi une intime déflagration visant à l'élimination de l'acquis ancestral, des traditions garantes de l'ordre établi.

Jésus exhorte ceux qui l'écoutent à opérer une remise en question radicale de la puissance des liens du sang, en minant au départ, les figures sacrées du père et de la mère : paroles terriblement séditionnaires pour un juif contemporain, d'autant plus que « se faire son disciple » impliquait rompre effectivement toute attache familiale pour suivre le maître.

Il n'en va pas tout à fait de même pour nos modernes mentalités, accoutumées aux indispensables manifestations de révolte propres au temps d'adolescence, accueillantes, de surcroît, aux notions de pleine réalisation de la personne et de libre épanouissement de l'individu, qui font le bonheur de maints gourous du XX^{me} siècle.

Mais allons plus avant : il s'agit encore, pour tout un chacun, après avoir récusé également ses frères et sœurs, de « porter sa croix » en monachos, en solitaire, comme Jésus la porte. Nous voilà parvenus, sans jeu de mots, au point crucial, mis au pied du mur, si l'on préfère : l'image de la croix regorgeant d'une coloration par trop sadomasochiste, propre à susciter des vocations de martyrs illuminés.

En vérité, qu'est la croix sinon la conjonction de l'horizontal et du vertical, du terrestre et du céleste, de l'âme et de l'esprit diraient certains, ou encore, pour employer un langage extrême-oriental, l'interaction du yin et du yang, les deux principes se conjuguant en un seul Principe dont témoigne tout homme unifié.

Et qu'est-ce qu'un homme unifié sinon un être humain qui, en vivant constamment, courageusement, avec une compassion lucide et un amour infini, la certitude « qu'il porte en lui », selon le mot de Montaigne, « la forme entière de l'humaine condition », a permis que s'effectue un réel éclatement des limites de sa propre personne, si bien que, désormais, l'Un est sa véritable demeure...



Particulièrement significatif de la gnose éternelle, le logion 55 affirme ce que l'on peut considérer à l'époque comme la « marginalité » de Jésus. Ne vise-t-il pas à « destabiliser » la famille juive dont la structure est, pour l'opinion d'alors, *intouchable* ?

Jésus est-il un marginal comme nos dissidents de 1968 si vite récupérés par les mouvements politiques ? Il n'en est rien. Le maître s'est prononcé très clairement lorsque l'on a tenté de le discréditer en le poussant sournoisement à la révolte ouverte (logion 100).

Il s'agit de tout autre chose et ce *dit* ésotérique, à la fois si bref et si dense, s'applique en fait au conditionnement le plus contraignant : celui des rapports familiaux et en particulier le lien qui s'établit entre l'enfant et ses parents directs. Se libérer de la « personne » comme le dit Nisargadatta, c'est précisément récuser tous les conditionnements y compris ceux qui sont source de sécurité, de bien-être, d'attachements ambigus et de déchirement psychiques. La libération du « monachos » est à ce prix... Et ce que les évangiles canoniques eux-mêmes nous disent de la famille *charnelle* de Jésus, en dehors d'une filiation confuse, ne nous renseignent guère sur ce point. Sa mère elle-même est étrangement absente et il faudra les efforts tardifs de l'Eglise pour organiser le culte marial et lui donner le rayonnement mythique qui fait courir les foules...

Le logion 101 de l'Évangile apocryphe proclame la filiation spirituelle du Maître.

Ma mère m'a enfanté

mais ma Mère véritable m'a donné la Vie...

C'est que l'initié se situe à un tout autre niveau d'être que celui où se déroule sa douloureuse aventure existentielle. Et c'est alors que l'on sent se profiler l'invisible géométrie de la croix.

Symbole *universel*, ce signe possède diverses formes : croix égyptienne ou « croix de vie », croix cathare aux branches égales, croix chrétienne enfin (sans qu'on puisse omettre les formes perverses de la croix récupérée par les forces noires comme celle de la swastika).

René Guénon qui considère la croix comme le symbole de l'homme *universel*, observe à juste titre que « le christianisme, tout au moins sous son aspect extérieur... semble avoir quelque peu perdu de vue le caractère symbolique de la croix pour ne plus la regarder que comme le signe d'un *fait historique* ⁽¹⁾. C'est ainsi que l'Eglise *extérieure* a fait de l'affreux gibet le symbole même du salut de tous par le sacrifice d'un seul.

On ne peut donc s'étonner que les gnostiques aient fermement refusé de valoriser l'instrument du supplice. Ce refus s'exprime clairement dans certains écrits apocryphes comme *l'Apocalypse de Pierre*, *Le Second traité du Grand Seth* et surtout des *Actes de Jean* qui donnent une tout autre version de la Passion de Jésus. Dans les *Actes de Jean* dont certains fragments étaient conservés à la Bibliothèque impériale de Vienne, la voix de Jésus révèle à Jean sous le signe de la Croix de lumière qu'un autre est crucifié à sa

place. Dans ces textes, la crucifixion gnostique est accompagnée d'un *Hymne de Jésus* et il semble qu'elle était précédée d'une sorte de «danse rituelle» du maître et de ses disciples - un «mystère».

S'agit-il d'un enseignement *ésotérique* de l'auteur du 4^{me} Evangile ou simplement d'un très vieux mythe gnostique qui a échappé à la censure des hérésiologues ? Toujours est-il que la «croix de lumière» - la seule acceptée par ces gnostiques d'antan est conforme à la métaphysique universelle.

Comment, selon le Maître, le disciple doit-il porter sa croix ? Comme il la porte lui-même, autrement dit dans la *métaphysique vécue* du quotidien ? Sa géométrie comporte d'une part le douloureux itinéraire horizontal infligé à l'«existant» par le destin. Au centre de la croix s'élève la transcendance lumineuse de la verticale. C'est à partir de ce centre que chacun possède *virtuellement* les potentialités infinies de ce que Guénon appelle les «états multiples de l'Etre». C'est contre le bon sens ordinaire, à contre courant de la voie facile, que l'initié choisit la voie abrupte. Faut-il s'étonner que les amateurs soient si peu nombreux ?

Paule Salvan

(1) GUENON (René), *Le Symbolisme de la Croix*, 3^{me} Edition, Paris. Editions Vega, 1957.



Par sa double signification métaphysique et gnostique, ce logion peut compter parmi les plus sublimes Paroles rapportées par Thomas. Le propos est tel qu'il sera, soit ignoré, soit trahi par les prêtres professionnels. Comme les logia précédents, il comporte une réfutation radicale de la suprématie de l'ordre culturel. Cet ordre, on le sait, fonde et conserve les sociétés closes qui enferment les intelligences vives dans un réseau de consignes, de mots d'ordre, d'impératifs. C'est le traditionalisme, qu'on s'abstiendra de confondre avec la Tradition, qui est la perpétuation de vérités intangibles à découvrir précisément, en dépit de toutes les constructions mentales. Au traditionalisme, Jésus dit non, plusieurs fois. Au log. 52, nous l'avons vu récuser les prophètes, et la circoncision au log. 53. Et maintenant il condamne l'ordre familial, ô combien accapareur dans les sociétés où l'idéologie prime la créativité. Il faut le souligner mais sans insister plus longuement : un tel discours, proféré par un Juif du temps d'Hérode, dans une société frémissante d'exaspération nationaliste, est plus que révolutionnaire ou iconoclaste. Il est carrément destructeur et appelle une sanction exemplaire...

Cependant, cependant la croix invoquée par Jésus est sans rapport avec la quelconque prévision d'un tragique destin. La mort physique de Jésus est un non-événement, ou un événement de si peu d'intérêt que Thomas n'en parle jamais. C'est la preuve... Je ne serai donc pas le premier, ni le seul dans ce Cahier, à dire que Jésus a voulu nous donner une image de l'humaine condition. La croix est le symbole

géométrique d'une condition à deux dimensions : vertical-horizontale, sacré-profane, absolu-relatif, et tous les opposés que l'on voudra. L'homme se situe à cette coïncidence. Ce symbole est particulièrement éloquent car les deux dimensions qu'il représente, en se croisant, ne se mélangent pas et ne se contrarient pas non plus : elles ne gauchissent pas, ne s'affadissent pas. Chacune définit un plan qui lui est entièrement propre : simplement, elles se croisent et, ensemble, composent une figure. Je viens d'apprendre, en lisant les Dits de Houang-Po traduits par Patrick Carré, que ce formidable Maître Ch'an appelle la Réalisation : « une silencieuse coïncidence »... Vous avez deviné ? Si le mental se tait - la pensée verbueuse entraînée par les émotions - « je » me situe juste là au milieu où, disons, l'absolu et le relatif se conjuguent pour que quelque chose apparaisse dans la conscience. Surtout n'en rien dire de plus : Jésus s'en abstient. Sinon, c'est le tintamarre provoqué par tous les bavardages logico-etc... sur la dimension horizontale, la dimension verticale, et leur conflit... Or cette croix, c'est la réalité. Et cette croix se dessine sur un fond... sans fond. Ce qui est une nouvelle illustration de la même image, du même symbole. Ne négligeons pas non plus que Jésus recommande de « porter sa croix ». Cette croix est le vécu quotidien : votre affaire, je dirai même « la grande affaire » où il n'y a ni haut ni bas, où l'extraordinaire rencontre si bien l'ordinaire que tout y reflète le Tout, sans choix ni discrimination. Et vous êtes, vous les vivants, là où « ça » se croise, en un lieu non-localisable. Je proposerais encore ceci : où le Un se fait deux, où le deux se reconnaît Un. Je m'autorise encore à citer Houang-Po : « Quand vous m'aurez compris, vous saurez combien il vous faudra de courage durant toute votre vie. » Pour « porter sa croix »... Etre un « je » vivant-conscient à cette croisée mystérieuse, un peu effrayante mais certes royale, de deux dimensions tramant une seule figure. La signification métaphysique du symbole est assez évidente. Sa signification gnostique, concernant la richesse indescriptible d'un vécu d'or et de cendre, signale une destinée si glorieuse qu'on a pu dire avec quelque raison que les dieux nous l'enviaient.

Raymond



La religion me tient le même langage que la famille et la société. Je dois honorer mes père et mère, je dois vivre en bonne intelligence avec mes frères et sœurs.

Avec Jésus, le registre change complètement : ce que la morale, les usages ou la loi m'ordonnent n'a plus cours au niveau où le Maître parle.

Quelle est la nature de cette autorité qui semble faire fi de celle que j'ai appris à respecter ? Je pourrais croire à une erreur de copiste si le logion 101 ne m'invitait également à récuser père et mère. Par ailleurs, dans l'Evangile de Luc (14.26), l'expression est plus forte

encore puisqu'il y est question non pas de *recuser* mais de *hair*. Du reste, les paroles de Jésus m'ont habitué à un langage hors du commun qui ne peut être pressenti qu'au niveau où il est formulé. Pour employer un vocabulaire que la découverte de la Bibliothèque de Nag Hammadi en 1945 a remis en honneur, vocabulaire qui nous faisait cruellement défaut pour parler de la gnose, les termes *psychique* et *pneumatique* conviennent particulièrement pour désigner deux états ou deux niveaux de l'être dont le premier exprime l'univers mental et le second celui de l'Esprit. Or si le pneumatique cerne très bien l'univers mental, la réciproque ne joue pas : ce qui est en bas ne peut embrasser ce qui est haut. C'est pourquoi la tentative d'échanges entre psychique et pneumatique aboutit à un langage de sourds.

Je ne peux parvenir à comprendre ce que dit Jésus que si je suis ouvert à la dimension pneumatique :

Quand vous engendrez cela en vous,

ceci qui est vôtre vous sauvera ;

si vous n'avez pas cela en vous,

ceci qui n'est pas vôtre en vous vous tuera (log. 70)

Si j'ai cela en moi, je vais chercher sans relâche, jusqu'à ce que je trouve, étant assuré de ne pas goûter de la mort (log. 1). Je vais connaître des états différents que Jésus m'annonce dès le départ : bouleversement, émerveillement, règne sur le Tout (log. 2). Or si je règne sur le Tout, si je suis le Roi universel, je me trouve investi de l'autorité souveraine liée à ma fonction. Alors tout le reste m'est donné par surcroît. Alors ce que Jésus annonce va se réaliser car je porte ma croix comme Jésus la porte, c'est-à-dire que je vis les événements non plus comme un sujet quelconque d'une quelconque Majesté mais en fonction de ma nature véritable et inaliénable que j'apprends à découvrir.

A la croix à deux dimensions, verticale et horizontale, qui, pour le chrétien, est devenu le symbole du Christ crucifié, la rançon du péché, correspond chez le gnostique la croix ansée, emblème de la vie divine et de l'éternité. Celui qui boit à la bouche de Jésus, la source vivifiante, aime comme Jésus aime, connaît comme Jésus connaît et voit comme Jésus voit. Ainsi, contrairement à ce que croit le psychique, le gnostique n'entre pas en conflit avec les autres, il n'a pas d'interdits et ne récuse aucune tâche, éprouvant même un attrait pour les plus humbles. La peur que le psychique nourrit à son endroit est donc totalement injustifiée ; mais allez le lui faire comprendre ! Mieux vaut dire ses mystères à ceux qui en sont dignes.

Emile Gillibert

AU FIL DE LA PLUME

Je ne pourrai jamais me convaincre que je suis l'Un, mais l'Un me convaincra.

Que l'expression ou l'évolution puisse trouver grâce au corps le chemin du retour à l'Un est une vérité qu'il faudrait crier partout, tant est douloureuse cette scission corps-esprit, entretenue un peu partout, et surtout dans les milieux spiritualistes.

Je n'ai pas peur d'être lui, j'ai peur seulement de ne plus avoir ce qui n'est pas lui.

Je ne cherche plus à me situer dans ce jeu immuable et éternel. Qui cherche ? Si c'est moi, c'est ridicule, et si ce n'est plus moi, je n'ai plus à chercher.

La simplicité est le cauchemar du mental.

R.C.



Le monde c'est Moi, mais Je ne suis pas le monde. Je suis Non-né.

Le monde n'existe que dans la pensée et par la pensée je crée un monde qui n'existe pas. Sans pensée, Je Suis : Non-né.

La vie apparente de la naissance à la mort est en réalité vide d'existence propre : je suis né vide, je mourrai vide, donc je suis vide. La vie apparente n'est faite que de relations passagères de différentes parties de l'inapparente Vie Universelle.

Le Tout existe seul : c'est l'Absolu, la Réalité. Aucune partie du Tout n'a d'existence en elle-même propre ; c'est ce que signifie le mot : vide. Tout le Relatif, en lui-même vide, n'existe qu'en tant qu'expression de l'Absolu, qui est totalement plein, et seul existant par lui-même, en lui-même. Le Vide du Relatif est la Plénitude de l'Absolu. Il n'y a qu'une Vie Universelle et Eternelle.

M.C.



Je ne peux savoir qui est Jésus, si je ne sais pas qui je suis.

Le libéré-vivant opère dans le non-temps, lequel embrasse tous les temps. Il est le garant de la réussite du jeu cosmique, et, par là-même, du salut du genre humain. Cependant, il ne sauve pas les créatures, il les sauve de l'illusion d'être créatures.

Tu as le choix entre deux attitudes : ou bien ne pas prendre en compte le mental, ou bien le prendre en compte pour le liquider.

Tu ne peux pas enseigner ; tu peux tout au plus dire comment tu fonctionnes, mais seulement si on te le demande avec l'attention qu'on porte à une chose importante.

Le temps de se voir dans le regard humain
et de savourer la joie d'être unique
la lumière créée pour l'abolir aussitôt
le reflet de sa splendeur,

E.G.

RECHERCHES

A PROPOS DE BALSEKAR

Dans le numéro 43 des Cahiers, nous avons publié une recension remarquable de Paule Salvan relative à l'ouvrage en anglais, non encore traduit en français, de Balsekar consacré à Nisargadatta.

Le texte qui suit, de Paul Vervisch, traducteur de l'anglais en français de Sois ! exprime des réserves quant à la fidélité de Balsekar à la parole du Maharaj.

Raymond Oillet, dans un souci de clarification, répond à P. Vervisch. Chaque Métanoïa étant sa propre autorité saura accepter ce qui lui convient et rejeter ce qui ne lui convient pas. Le travail de discernement que chacun est invité à faire - et qu'il pourra continuer, car nous publierons encore d'autres extraits du livre de Balsekar dans les Cahiers - ne pourra manquer de lui être bénéfique.

La parole d'un éveillé ne peut être comprise ni interprétée sans risque d'altération qu'au niveau où elle a été proférée d'où le danger quasi inévitable de déformation voire de trahison au cours des traductions et des commentaires. Tout maître s'expose à cette mésaventure à partir du moment où sa parole est transcrite. Certains s'y prêtent même de bonne grâce comme U.G. qui prend soin, au début de son livre « The Mystique of Enlightenment » ⁽¹⁾ de préciser :

Mon enseignement, si c'est le terme que vous voulez utiliser, n'a pas de copyright. Vous avez la possibilité de le reproduire, de le distribuer, de l'interpréter, de mal l'interpréter, de le déformer, de le dénaturer comme vous le voulez sans mention de l'auteur, sans mon consentement ou la permission de quiconque.

Il reste que sans le livre de Balsekar, nous serions privés de bon nombre de traits caractéristiques de l'humour et de la spontanéité de Nisargadatta ainsi que de maints entretiens merveilleux comme celui avec le jeune canadien.

(1) A paraître incessamment en français aux « Deux Océans » sous le titre « Un Eveillé Contes-taire », la traduction est de notre amie Paule Salvan.

Un livre sur l'enseignement de Nisargadatta Maharaj, «Pointers from Nisargadatta Maharaj», a été publié en 1982 à Bombay. Ce livre a été écrit en anglais par Ramesh S. Balsekar, un Indien chercheur de vérité qui bien qu'habitant la même ville n'eut connaissance de l'existence du grand maître spirituel qu'en 1978. A partir de cet instant, il devint un de ses fidèles. Maharaj lui demanda de se joindre au petit nombre de disciples servant d'intermédiaires entre les visiteurs et le maître qui ne parlait que marathi, et il assura dès lors, presque quotidiennement, la traduction des entretiens du matin.

J'ai amitié et estime pour Ramesh Balsekar dont j'ai fait la connaissance en 1980 lors de ma visite à Maharaj. Je le considère comme un homme intègre et modeste, mais la publication de son livre appelle plusieurs remarques.

Tout d'abord malgré la présentation de la plupart des chapitres en «question-réponse», il ne s'agit nullement de la traduction d'entretiens. L'auteur s'en explique d'ailleurs très nettement dans sa préface. «Le matériau constituant ce volume, écrit-il, a surgi spontanément, dicté, dans un transport intense qui surchargeait mon être, par une puissante impulsion à laquelle je ne pouvais résister. Je n'avais d'autre alternative qu'écrire, réduire au niveau verbal la compréhension abstraite des paroles du maître.» Il n'y a donc aucune équivoque possible et il est certes fort intéressant de découvrir les réminiscences que les paroles de Maharaj ont fait surgir dans la conscience du disciple, même si le vocabulaire est différent. S'il ne s'agissait que d'une sorte d'écriture automatique se manifestant dans un état de conscience particulier, l'expérience serait largement positive (et malgré les notes sur le comportement du maître : sourire extasié, etc... qui ne correspond pas à mon expérience personnelle). C'est d'ailleurs à cet aspect de l'entreprise que Maharaj avait donné son approbation, mais Balsekar a voulu aller plus loin.

Dans l'analyse du contenu de son livre, toujours dans la préface, il l'explique ainsi. «Le thème de chaque chapitre a été traité beaucoup plus en profondeur que ne le permettrait la seule traduction anglaise des paroles marathi de Maharaj... Pour rendre le sujet traité plus clair et plus complet, il a été nécessaire d'y inclure des extraits d'autres sessions traitant du même sujet... la traduction des paroles de Maharaj dans ce livre n'est pas purement littérale mais contient nécessairement une interprétation de ce qui semblait clairement impliqué dans les termes marathi (...) employés par Maharaj.»

La sincérité, l'intégrité de l'auteur, je le répète, est complète et la totale humilité avec laquelle il a accepté les critiques qui, surtout aux Indes, lui ont été faites, suffirait à le prouver, mais il est impossible de « classifier » un enseignement dont l'assimilation exige de mettre de côté mémoire, culture et références. L'auteur ne s'est pas aperçu que son livre se transformait en méthode. De sa lecture se dégage une structure magnifique, logique, précise et le lecteur émerveillé s'écrie : «j'ai tout compris !»... Et hélas, l'enseignement de Maharaj devenu un système se trouve alors trahi.

Le phénomène exceptionnel que représente Maharaj pour notre monde surinformé, est la simplicité de sa formulation, directe, pres-

que brutale, ne s'occupant véhémentement que de ce que nous sommes : la conscience et non pas son contenu. Il bouscule continuellement l'intellect pour révéler l'être. Il est impossible de faire une synthèse des paroles d'un Gnani, la réalité ne peut être planifiée, expliquée, elle ne peut être que vécue. Les propos de Maharaj sont des « flashes » jaillis spontanément de l'informel à la suite d'une question et leur formulation est fréquemment contradictoire. Le souci d'éviter ces contradictions est une démarche du mental qui veut comprendre, donner une forme, alors qu'il ne peut que se taire et s'effacer. Maharaj nous donne des chocs, le côté déconcertant de ses propos est sans prix. L'explicitier à l'avance est fournir un pauvre succédané de ce qui doit surgir spontanément en nous. Le souci de rendre Maharaj plus accessible a fait dérailler l'entreprise de Balsekar.

Maharaj ne parle que d'évidences concrètes saisissables sur le vif. Elles possèdent, même en français malgré une double traduction, un dynamisme particulier qui ramène au vécu de l'instant où elles vous atteignent. Elles conduisent au silence, à la vacuité. Et Maharaj l'a souvent répété, une seule phrase pleinement assimilée suffit pour nous amener à la découverte de notre véritable nature.

Je voudrais pour terminer citer une des petites phrases initiatiques prononcées par Maharaj, qui, en un éclair, révèle au disciple la continuelle avidité de son égo :

« Parlez-moi de ce que vous n'avez pas retenu ! ».

Paul Vervisch



Je viens de lire l'avertissement rédigé par Paul Vervisch concernant l'ouvrage de R. Balsekar et je suis frappé qu'il contraste aussi fortement avec la notice bibliographique parue dans le précédent Cahier, et que nous devons à Paule salvan. Je vais me permettre d'exposer mon propre point de vue, bien qu'il ne soit nullement question de rendre un arbitrage, ni d'alimenter une quelconque polémique. D'ailleurs, faut-il encore le souligner, la fraternité gnostique n'exclut pas que des « sensibilités » différentes puissent réagir en sens contraire, même à propos d'une question aussi essentielle.

Toutes les réserves exprimées par P. Vervisch ont été miennes. Le fait que les entretiens rapportés par R. Balsekar soient des « réminiscences » agrémentées d'ajouts provenant d'autres entretiens, et sans doute d'autres souvenirs... Le fait que R. Balsekar ait été tenté de systématiser l'Enseignement de Nisargadatta : la manie de résumer en plusieurs points 1, 2, 3... Le fait, je vais être encore plus précis à ce sujet, que R. Balsekar ait souvent donné à ces relations d'entretiens un tour philosophique dont on peut dire à la limite qu'il nous trompe sur les formes d'expression habituellement les plus chères au

Maître... J'ai dû faire dans ce Cahier quelques remarques sur le concept d'aperception. Il en va de même pour « noumène et phénomène » et bien d'autres tournures. A tel point que la traduction en français de ce livre poserait des problèmes quasiment insolubles de mise en forme. Quand aux Appendices, ils relèvent purement et simplement du fait d'exégèse.

Ceci étant dit, je ne partage pas du tout les conclusions de P. Vervisch. Au contraire, j'ai senti toute l'authenticité et la force d'un enseignement impitoyable au mental - tel que *Sois* le laisse apparaître plutôt que *Je Suis*. L'essentiel doit pouvoir se retrouver en quelques paroles au sens incontournable. Je citerai dans B. 71 : « La réalisation de la nature originelle ne nécessite aucun effort au plan du relatif. L'illumination ne peut être atteinte, ni provoquée. Cela peut arriver quand l'opportunité en est donnée, quand l'obstruction par les concepts cesse. » Les exemples pourraient être multipliés. Et que dire de la Parole de compassion pure, quoique sans concession, qui s'exprime dans « Face à la mort », de la puissance métaphysique des entretiens se rapportant à la més-identification - que le mot est malheureux ! - à la vision du faux comme tel équivalant à la Vérité, à la condamnation réitérée des efforts d'une pseudo-entité ? les propos rapportés deux fois dans « Comment un Jnani se voit lui-même » sont sans prix. Enfin et surtout, je n'ai rien trouvé qui puisse constituer un déni des enseignements antérieurs. Sans doute y a-t-il trop peu de contradiction alors que Nisargadatta déclarait dès « Je Suis » : « Je n'ai aucune prétention à la cohérence... » La parole apocryphe, car c'est de ce problème qu'il est ici question, est-elle irrecevable du fait même qu'elle n'a pas ce garant d'avoir indiscutablement été proférée par le Maître, en l'état où elle nous parvient ? La question étant : que vaut la parole du Maître hors des circonstances exactes où elle est née, pour tel auditeur ?... Je voudrais faire une nouvelle et dernière observation concernant le danger de systématisation, par quoi le mental « digère »... C'est finalement l'affaire de « mon » mental qui peut être capable finalement de « digérer » n'importe quoi, hormis le « coup de poing » asséné en direct par l'Eveillé. La compréhension, où semble jouer le mental, est essentielle, mais Nisargadatta insistait beaucoup aussi sur le courage, le sérieux et une sorte de maturité, fruit d'un travail qui s'effectue à l'insu du « moi ». Tous ces facteurs se dynamisant les uns les autres...

Les « étudiants » de l'Evangile de Thomas sont familiers de ce genre de problèmes. je propose qu'il leur soit donné des traductions d'extraits significatifs du livre de R. Balsekar. Ils jugeront eux-mêmes sur pièce. Il va de soi que les remarques que je viens de faire n'auront plus de suite et qu'aucune dispute de nature scholastique ne trouvera jamais sa place dans ces Cahiers.

R. Oillet

LE MENTAL IMPERSONNEL dans le dernier enseignement de SHRI NISARGADATTA MAHARAJ

Dans l'un des derniers entretiens recueillis par Maurice Frydman (*Je Suis* p. 548), Nisargadatta déclarait : « Ce que j'enseigne est la voie antique et simple de la libération par la compréhension. Comprenez votre mental et la prise qu'il a sur vous se cassera net. Le mental ne comprend pas, c'est sa nature même. Quel que soit le nom que vous lui donniez, la compréhension juste est le seul remède, le premier mais aussi le dernier parce qu'il traite le mental tel qu'il est... » J'avoue m'être posé la question : si le « mental ne comprend pas », qui donc peut comprendre le mental et évaluer la « prise » qu'il a sur « nous » ? Cette question, procédant d'un « moi » faussait dès le départ la réponse qu'on pouvait lui trouver. *Je Suis* a cependant toutes les richesses et l'on y trouvait aussi : « ... Savoir que rien n'est, est la vraie connaissance... le relatif et l'absolu sont identiques... Quand les mots ont été dits, il y a le silence. Quand le relatif est dépassé, il reste l'absolu... Portez votre attention sur le silence à la place des mots et vous l'entendrez... Le mental veut des formulations et des définitions... il veut une idée de toutes choses parce que sans idées, il n'existe pas... Tout ce que peut faire le mental, c'est découvrir le non-réel comme tel. (...) Il n'y a pas d'état tel que la vision du réel. Qui est pour voir quoi ? Vous ne pouvez qu'être réel - ce que de toutes façons vous êtes. Le problème n'est que mental. Abandonnez toutes les idées fausses, c'est tout. Vous n'avez pas besoin d'idées justes, il n'y en a pas. » (p. 378) Sans doute n'y avait-il rien à ajouter à cela...

Nisargadatta avait tracé pour nous une voie négative extrêmement austère et exigeante. Cette « catharsis », cette visée en direction du commencement, de l'inconnu, rappellent les fulgurations de Jésus : 1. 17, 18, 37, 56, 80, 81, 84, 110... Cependant de nombreux lecteurs de *I am That*, improprement traduit par *Je Suis*, avaient achoppé sur la question de l'identité du négateur. A certains aussi, il semblait que la force même de la négation des apparences, cette nouvelle « autorité », pourraient conférer au chercheur un nouveau sens d'exister. « Qui est pour voir quoi ? » semblait en contradiction avec les injonctions « portez votre attention... », « abandonnez... » qui elles, semblent encore désigner quelqu'un. En fait la question est *toujours* mal posée quand elle l'est par l'« être identifié au corps-mental », celui qui doit nécessairement goûter de la mort. C'est à ce problème fondamental, à son élucidation, que se consacre Nisargadatta à la fin de sa vie terrestre. Cette erreur radicale, c'est ce qu'il appellera « mis-identification », soit més-identification. La trilogie personne-témoin-Suprême est abandonnée - cette dialectique pouvant trop facilement servir de nourriture au mental partageur, et le fortifier. Dans un entretien de *Sois* p. 233, Maharaj propose une nouvelle définition du témoin qui n'est plus une entité, mais une activité, et une activité impersonnelle : « Il n'y a pas à rechercher le maintenant ou quoi que

ce soit mais à être éveillé, attentif à sa propre conscience, c'est tout. La conscience doit être consciente de sa faculté de prendre conscience. Il n'y a rien à faire, aucun acte particulier à accomplir. Parler d'abandon est simplement une manière d'exposer cela... Comprenez bien que cette conscience n'est pas représentée par le corps, qu'elle est seulement lumière... La lumière révélant l'existence, voilà votre véritable nature...» L'accent était mis sur le jeu de la conscience : ce jeu comprenant à la fois le « chercheur » et le « cherché ». « Le Je suprême non-manifesté... est totalement êtreté. Cette êtreté est reflétée par la conscience ; cette conscience a surgi du non-manifesté, sans cause, en créant le temps, l'espace, la matière... Elle est LA conscience, il n'y en a qu'une. Tout ce qui existe est je, tout ce qui existe est moi... » (*Sois* p. 230). Là, « on » doit forcément comprendre qu'il n'arrive jamais rien de personnel. Avions-nous trop vite passé sur cette déclaration dans *Je Suis* 436 : « La réponse ultime est celle-ci : rien n'existe. Tout n'est qu'apparence transitoire dans le champ de la conscience universelle. La continuité en tant que nom et forme n'est qu'une élaboration mentale, aisée à dissiper. » Il n'y a qu'un jeu de (ou dans) la conscience - il n'y a pas de « je », pas « deux jeux ». Autrement dit : « La créature est pur néant... » En 1980/81, Maharaj exige que le dialogue se déroule exclusivement à ce niveau de conscience universelle : à ce niveau, il rectifie la portée de la question (ou la rejette) et répond « de la conscience à la conscience ».

C'est à R. Balsekar ⁽¹⁾ que nous devons les précisions ultimes données par le Maître. « Quel est ce « vous » qui essaie de se retirer par là où il est venu ? Peu importe jusqu'où vous repousserez cette ombre, l'ombre vous précèdera toujours. Que signifie se retirer, ? Cela signifie retourner là où il y avait une totale absence de conscience. Mais - et voilà tout le nœud de l'affaire - aussi longtemps qu'il y a un négateur qui s'applique à nier et nier (repoussant l'ombre) « vous » resterez non-nié. Essayez de voir (apercevoir) ce que je vous dis, non pas avec l'intellect, mais juste par la vision comme telle. (aperceiving) B. 108 ⁽²⁾. Ce passage est extrait d'un article intitulé « Total absence of do-er » : absence totale d'act-eur. Cette nouvelle maïeutique semble privilégier le concept d'« aperception » (substantif), « aperceive » (infinitif) et « aperceiving » (gérondif) dont la répétition dit l'importance pour Maharaj. L'aperception serait la saisie non-médiate d'une vérité, excluant l'analyse et donc l'intermédiaire d'un moi actif. Ce serait une activité gnoséologique sans coloration personnelle mais qu'il faut néanmoins concevoir dans l'appareil psychosomatique d'un individu. En Français contemporain, on ne lui trouve pas une définition bien précise, hormis celle que pourraient lui conférer certains auteurs philosophiques. En anglais, il semble qu'on se heurte à la même difficulté. C'est un concept savant, dont le choix par R. Balsekar peut paraître malheureux et il est par conséquent indispensable de l'éclairer par son contexte. Chez Nisargadatta, c'est l'activité même du mental impersonnel qui semble ici notifiée. « Je répète : il doit se produire finalement une négation si totale que le négateur lui-même disparaisse ! Ce que vous essayez de faire, c'est de comprendre ce que vous êtes au moyen du concept

d'«existence» alors qu'en réalité, «je» (vous) ni n'est, ni n'est pas, «Je» suis au-delà du concept même d'existence, au-delà de la présence conçue positivement ou négativement... Ce que vous essayez de trouver, c'est ce que vous êtes déjà...» B. 109. De ce fait, il est recommandé «juste l'aperception ; il n'y a rien à faire...» Quand Maharaj parle du retournement - Balsekar dit «metanoesis» - il va encore insister : «Le retournement n'est pas «fait» ou «accompli» par quelque entité, de sa propre volonté. C'est un fait que cela n'est pas réalisé. Ce qui n'est pas réalisable, c'est la possibilité pour une entité de provoquer directement, délibérément le retournement ! En vérité, c'est l'aperception comme telle (pas par un individu) de ce fait précis qui produit «votre» annihilation essentielle de chercheur, et provoque l'espèce de vide, de jeûne mental, qui invite la présence du «vous» réel («Je», pas «moi»). Voilà comment se produit ou advient cette transformation. Cela ne peut être fait !» B. 146. Toutes ses dernières forces physiques, Maharaj les engage pour provoquer «notre» métamorphose : «Vous allez réaliser que l'effort même de la recherche est un obstacle parce que l'instrument que vous utilisez est le mental partageur - un sujet conceptuel cherchant un objet conceptuel - Quand vous réalisez cela, vous arrêtez la recherche et vous laissez la conscience impersonnelle prendre la pas. Quand la conscience impersonnelle s'introduit au mystère de sa propre source, vous savez qu'il n'y a ni «vous» ni «moi», mais seulement «Je», la subjectivité essentielle...» B. 74. A cette déclaration, je relie celle-ci d'un chapitre précédent : «Cette identité - cette inséparabilité - est la clef de la compréhension, ou plutôt de l'aperception de notre vraie nature, parce que si l'unité fondamentale entre absolu et relatif est perdue de vue, nous sommes envasés dans le borbier de l'objectivation et des concepts.» B. 49. Enfin ces deux dernières citations : «Tout savoir est conceptuel, et par conséquent faux, apercevoir directement et abandonner la recherche du savoir.» B. 71. «Apercevoir directement et oublier immédiatement.» B. 70. Cet «oubli» signale l'avènement foudroyant : liquidation du mental personnel et transpercée irradiannte du mental impersonnel...

Je me plais à répéter souvent que tout était dans *Je Suis*. Voyez ce raccourci : «En réalité, tout est réel et identique... Il n'y a que le Suprême... en mouvement, il est saguna (le relatif) ; immobile, il est nirguna (l'absolu). Mais ce n'est que le mental qui bouge ou ne bouge pas...» (J.S. 514). Quand le mental est mis au repos par l'aperception de ce-qui-est, l'«éclipse» (B. 57) par la conscience cesse d'être un processus obscurcissant. Jésus décrivait à sa manière ce prodige : «Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière.» Log. 83.

R.O.

- (1) R. BALSEKAR Pointers from Nisargadatta Maharaj ; CHETANA, BOMBAY. Pointers devrait se traduire ici par indications... Mais ne vaut-il pas mieux «instantanés» ? Ce livre a été révélé aux Métanoïas présents à Marsanne cet été 85. Remercions P. Salvan et A. Le Noan qui en ont fait chacune une ample et éloquente présentation. De plus, elles en avaient traduit pour nous de longs passages choisis avec tout le sens «métaphysique» requis. Pour ceux qui l'ignoraient, je signale que R. Balsekar fut un des deux fidèles interprètes de Maharaj. Il a reçu l'«inspiration» de son livre, composé en écriture pour ainsi dire «automatique». Maharaj, qui avait été informé de ce «phénomène», n'a rien fait pour en interrompre le déroulement. Je cite Balsekar par B. et la page.
- (2) Les traductions données ici de R. Balsekar sont de mon fait et n'engagent que moi. (R.O.)

Nous publions ci-après le début d'une étude de Yves Moatty intitulée

HINDOUÏSME, BOUDDHISME **Âtman - Anâtman**

La suite paraîtra dans les numéros 45 et 46. Les Métanoïas connaissent déjà Yves Moatty qui nous a donné deux articles excellents consacrés à Kabîr (voir Cahiers 42 et 43).

*L'importance du présent travail n'échappera à personne.
Il est des esprits chagrins qui distinguent pour diviser. Rien de tel chez Yves Moatty qui a le souci de montrer les grandes concordances entre les deux enseignements qui relèvent l'un et l'autre de la Gnose éternelle.*

HINDOUÏSME, BOUDDHISME **Âtman - Anâtman**

Par trois fois, Bâskali interrogea Bâhva : « Quelle est la nature du Brahman ? ».

Par trois fois Bâhva garda le silence.

Enfin il dit : « Je t'ai répondu, mais tu n'as pas compris : Âtman est silence ».

Shankara : Brahmasûtrabhâsya

Vacchagotta demanda au Bouddha : « Vénérable Gautama, y a-t-il un Âtman ? ».

Le Bouddha garda le silence.

« Vénérable Gautama, n'y a-t-il d'Âtman ? ».

Le Bouddha garda le silence.

Alors Vacchagotta se leva et s'en alla.

Samyutta Nikâya

O. Lacombe écrit, d'une part, que la négation de l'âtman par les bouddhistes « est le fossé qui sépare le plus radicalement ceux-ci de la tradition brâhmanique » (1), d'autre part qu'on « ne saurait être un disciple du Bouddha et exalter l'âtman, même en s'affublant d'un masque » (2). La question de l'âtman est sans doute l'une de celles qui ont suscité les controverses les plus acharnées. Rappelons brièvement que l'Âtman, dans la philosophie hindoue, est le « Soi », l'« Esprit » caché au plus intime de chaque être, identique au Brahman, l'Absolu par opposition à l'âtman individuel, le moi empirique, l'ego dominateur et posses-

sif. Personnalité véritable de l'homme, l'âtman est inexprimable dans la mesure ou il ne fait qu'un avec cette Réalité éternelle, unique et immuable qui, étant la totale liberté, ne peut être soumise à la loi du devenir :

«Ce soi connaissant ne naît jamais, ni ne meurt.
Il ne vient de nulle part et ne devient personne.
Non-né, éternel, de toujours, primordial
Il n'est pas tué quand le corps est tué».

(KATHA Upanishad : 2, 18) ⁽³⁾

Cette opposition «Hindouisme - Bouddhisme», «Âtman-Anâtman» est-elle cependant aussi irréductible qu'il y paraît de prime abord ? N'est-elle pas plutôt, comme bien des disputes doctrinales, le fruit d'un malentendu ? N'y a-t-il pas querelle de «mots» alors que la gnose, qu'elle soit hindoue ou bouddhiste, s'élève par delà toutes les contradictions et ne peut être appréhendée par les mots. Les mots ne sont qu'une tentative maladroite pour désigner l'Absolu, ils ne peuvent jamais l'exprimer. En voulant nommer l'Absolu, nous le prenons pour l'objet de notre quête alors qu'Il est Sujet Pur. Le transformant en objet, nous le ramenons, sans nous en rendre compte, au niveau des réalités empiriques, qui seules sont du domaine des mots. Or «les paroles sont liées aux objets, mais le Tathâgata n'est pas un objet» (Candrakîrti, Prasanapadâ) ⁽⁴⁾. Le mental peut-il comprendre ce qui ne relève pas du mental ?

«Ce ne sont pas les mots
qui permettent à l'homme de comprendre ;
Il faut d'abord devenir un homme
pour les comprendre.»

(Senrin Kushû) ⁽⁵⁾

LA VÉRITÉ NE SE PROUVE PAS

La vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. Tant qu'elle ne s'est pas révélée à nous, tant que nous ne sommes pas la Vérité, elle nous reste incompréhensible. Le Bouddha avait parfaitement conscience du caractère incommunicable de son Eveil. Il s'exprime ainsi d'après le Majjhimakîya : «Il me vint à l'esprit : ce dhamma que j'ai acquis est profond, difficile à comprendre, caché, paisible, excellent, au-delà du raisonnement, subtil, accessible aux seuls sages...

Si j'enseigne ce dhamma et qu'on ne le comprenne pas, il n'y aura là pour moi qu'inutile effort et fatigue. Ce que j'ai acquis à grand-peine, à quoi bon le révéler ? Ceux qu'aveuglent attraction et répulsion... ne peuvent comprendre une telle Doctrine qui s'avance à contre-courant, subtile, profonde, difficile à saisir, délicate.» ⁽⁵⁾

Souvenons-nous à ce propos du Mythe de la Caverne dans la République de Platon. Celui qui s'étant libéré de ses liens a vu le soleil de la Vérité, comment pourrait-il faire comprendre sa révélation à ceux qui sont restés enchaînés au fond de la caverne : «est-ce qu'on ne dirait pas de lui que, de son ascension vers les hauteurs, il arrive la vue ruinée, et que cela ne vaut pas la peine, de seulement tenter d'aller vers les hauteurs ? et celui qui entreprendrait de les délier, de leur faire gravir la pente, ne crois-tu pas que, s'ils pouvaient de quelque manière le tenir entre leurs mains et le mettre à mort, ils le mettraient, en effet ?» ⁽⁶⁾.

Heureusement pour lui, le Bouddha, vivant dans un monde plus tolérant et sans doute moins inaccessible à la gnose, ne devait pas connaître le même sort que Socrate, Jésus ou Al-Hallâj.

LE MENTAL : UNE MALADIE

Pourquoi le monde est-il plongé dans l'erreur ? Comment l'aider à trouver le chemin de la Vérité ? Certainement pas en se lançant dans de vaines discussions métaphysiques sur l'origine de l'univers ou sur les fins dernières. cela n'aboutirait qu'à alimenter le mental, alors que celui-ci est précisément le principal obstacle qui nous voile la Réalité. Lorsqu'un homme est malade, convient-il de disputer avec lui sur les causes de cette maladie ? Il vaut mieux lui apporter le remède. Les questions métaphysiques risquant de troubler encore plus les esprits, le Bouddha les laisse donc de côté. Il prend ainsi l'exemple d'un homme blessé par une flèche empoisonnée: « Ses amis et parents amènent un chirurgien. Et l'homme dit : " Je ne me laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir qui m'a blessé : s'il est un Kshatrya (guerrier) ou un Brâhmane (prêtre) ou un Vaishya (marchand) ou un Shudra (serviteur) ; quel est son nom, quelle est sa famille ; s'il est grand, petit ou de taille moyenne ; de quel village, ville ou cité il vient ; je ne me laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir avec quelle sorte d'arc on a tiré sur moi ; avant de savoir quelle plume a été employée sur la flèche ; avant de savoir de quelle manière était faite la pointe de la flèche" (Majjhimanikâya) (7). Le malade aurait en effet toutes les chances de mourir avant d'avoir la réponse à ces questions.

Le Bouddha n'a enseigné qu'une chose : l'existence de la douleur et le moyen de s'en affranchir. « J'ai expliqué dukka (la souffrance), la naissance de dukka, la cessation de dukka et le chemin qui mène à la cessation de dukka. Pourquoi ai-je expliqué ces choses ? Parce que c'est utile, que c'est fondamentalement lié à la vie sainte et spirituelle, que cela conduit à l'aversion, au détachement, à la cessation, à la tranquillité, à la pénétration profonde, à la réalisation complète, au Nirvâna. C'est pour cela que je les ai expliquées. » (Majjhimanikâya) (7).

Tout le reste est inutile et il ne faut donc pas s'y attacher. La spéculation ne conduit pas à l'éveil.

S'acheminer sur la Voie importe plus que s'interroger vainement sur son aboutissement ultime, sur ce but inaccessible à la pensée humaine puisque la réalisation de celui-ci suppose précisément la disparition du mental. Commencez par chercher, ne vous inquiétez pas du reste : « De ce que je sais, je ne vous ai dit qu'un peu, ce que je ne vous ai pas dit est beaucoup plus. Et pourquoi ne vous ai-je pas dit ces choses ? Parce que cela n'est pas utile et ne conduit pas au Nirvâna. » (7).

C'est pourquoi le Bouddha bannit les paires d'opposés antithétiques, les affirmations et les négations catégoriques et exclusives l'une de l'autre : « Le mondain s'attache ordinairement à l'existence et à l'inexistence : tout existe, voilà un extrême, rien n'existe, voilà l'autre extrême. Par contre celui qui voit les choses telles qu'elles sont n'affirme pas que les choses existent puisqu'elles disparaissent, ni qu'elles n'existent pas puisqu'elles naissent. Ainsi évitant les deux extrêmes, le Tathâgata enseigne le chemin par le milieu. » (Samyutta Nikâya, II, 17) (5). Lors-

que le moine itinérant, Vacchagotta, lui demande si oui ou non il existe un âtman, la seule réponse du Bouddha est le silence. Après le départ de Vacchagotta, le Bouddha éclaire Ananda sur les raisons de son attitude. S'il avait répondu par l'affirmative, il aurait adopté le point de vue éternaliste (sassatavâda) ; s'il avait répondu par la négative, il aurait adopté le point de vue nihiliste (ucchedavâda) : « Si je dis qu'il y a un âtman, on l'imaginera comme éternel ; et si je dis qu'il n'y a pas d'âtman, on s'imaginera qu'à la mort on périt complètement » (Samyutta Nikâya, IV) ⁽⁵⁾. La vérité se trouve au milieu, mais elle ne s'enseigne pas. Le Bouddha peut nous l'indiquer, mais il ne peut la réaliser à notre place : il nous faut « être » la vérité pour la saisir vraiment, il nous faut « être » la vérité pour la saisir vraiment, il nous faut « être » la connaissance pour connaître la connaissance. Le Bouddha n'a en tout cas rien d'un athée « Il n'était pas athée, mais il ne pouvait expliquer sa réalisation. savez-vous ce que Bouddha veut dire ? Cela signifie devenir un avec bodha, l'Intelligence suprême, devenir la pure Intelligence elle-même par une intense méditation. Cet état de réalisation de soi est entre asti et nâsti, être et non-être. L'être et le non-être sont des modifications de Prakriti (la Nature). La réalité les dépasse tous deux » (Râmakrishna) ^(12 bis).

LE PARADOXE PAR EXCELLENCE

Ce qui frappe d'abord dès l'abord dans le bouddhisme, c'est son absence de position dogmatique, son appel à une compréhension « intuitive » par delà la barrière des mots, par delà les contradictions, apparentes, à tel point que bien souvent, une chose peut être vraie, mais son contraire aussi. Un koan Zen illustre parfaitement ce propos : « Un moine récitait le Sûtra de Diamant : Celui qui voit que les formes ne sont pas des formes, aperçoit le Bouddha. »

« Le maître passant par là, entendit ces mots et dit alors au moine : "Tu récites mal, voici le texte exact : Celui qui voit que les formes sont les formes, voit Bouddha". Le moine s'écria : "Maître, ce que vous venez de dire est le contraire du texte de sùtra !" Le Maître lui répondit : "Comment un aveugle peut-il lire le Sùtra ?" » ⁽⁸⁾.

Ne qualifions pas trop vite les paroles des maîtres de paradoxales. C'est la vérité elle-même qui est un paradoxe, le Paradoxe par excellence. La Vérité semble absurde pour ce monde, mais en réalité c'est ce monde qui est absurde par rapport à la Vérité. Le mental, du point de vue limité et borné qui est le sien, veut saisir et figer ce qui ne peut être ni saisi ni figé. L'enseignement bouddhiste, qui n'est pas un enseignement car il est impossible de circonscrire et d'exprimer une vérité à la fois « ni existante, ni non-existante », semble ainsi n'être qu'une longue série de paradoxes :

« Ni de soi ni d'autrui, ni non plus de leur union, ni sans cause ne sont produites les choses, où que ce soit, en quelque temps que ce soit et quelles qu'elles soient. » (Madhyamakârikâ de Nâgârjuna, I) ⁽⁵⁾.

« Les phénomènes ne sont pas différents du Vide, le Vide n'est pas différent des phénomènes. Les phénomènes deviennent Vide, le Vide devient les phénomènes... »

« Il n'y a ni origine de la souffrance, ni cessation de la souffrance. » (Maha Prajnâ Pâramita Hridaya Sùtra) ⁽⁹⁾.

« L'obscurité existe dans la lumière, ne voyez pas que le côté obscur. La lumière existe dans l'obscurité, ne voyez pas que le côté lumineux. » (San Do Kai) ⁹⁹).

PHILOSOPHIES ET GNOSE

Le bouddhisme pas plus que l'hindouisme ne sont des « philosophies » au sens où nous l'entendons aujourd'hui de savoir purement conceptuel, donc enfermé dans la sphère du mental. L'« amour de la sagesse » n'a plus grand chose à voir avec « ces philosophes modernes qui déploient tous leurs efforts pour exprimer quelque chose de nouveau afin de le donner comme l'expression de leur propre pensée, de se poser comme les seuls auteurs de leurs opinions, comme si la vérité pouvait être la propriété d'un homme » ⁽¹⁰⁾. L'Inde traditionnelle, qui ne distinguait pas les recherches spirituelles, religieuses, métaphysiques et philosophiques comme nous le faisons en Occident, emploie le terme « darshana » par lequel nous comprenons les Ecoles ou les Systèmes de philosophie de l'Inde. Ce terme vient en fait d'une racine qui signifie « voir » (darçana : vue, vision, contemplation ;... considération, avis, opinion ; discernement, compréhension, intellect ;... point de vue, doctrine, système philosophique) ⁽¹¹⁾. Alors que le terme « philosophie » fait référence à une série de concepts fondés sur une raison purement humaine, darshana est « point de vue » par rapport à une expérience de l'Absolu, à une vision. Il diffère donc également de la foi, en ce sens qu'il ne repose pas sur une Révélation extérieure donnée une fois pour toutes, à laquelle il faut croire aveuglément, mais à une expérience intime qui est à la portée de tous et que chacun doit être capable de réaliser en lui-même. Il n'y a là, en tout cas, rien de nouveau ou de personnel. « Les différents darshanas classiques de l'Inde ne sont qu'autant de visions de la vérité qui ont été perçues sous des angles divers, obtenues du haut d'observatoires différents... Nos orientalistes d'Occident ont consacré beaucoup de temps et d'érudition à discerner entre les darshanas de subtiles oppositions et ils se sont ensuite étonnés et même indignés (quand par hasard ils s'en sont aperçus) de cet « éclectisme » avec lequel les hindous acceptent volontiers simultanément plusieurs doctrines que nous avons décrétées incompatibles » ⁽¹²⁾. Ajoutons que ce même éclectisme existe aussi au sein du bouddhisme, voire même entre bouddhisme et hindouisme. Bien des hindous religieux considèrent en effet que le Bouddha, devenu dans la mythologie hindoue le neuvième avatâra de Vishnou, n'a fait que révéler l'aspect « ésotérique » de l'hindouisme (plus exactement du « Sanatan Dharma », la Loi éternelle, la philosophie universelle), afin, d'une part, de lutter contre le ritualisme abusif des brâhmanes, d'autre part, d'assurer sa diffusion hors de l'Inde. Exotériquement, le bouddhisme est devenu un point de vue « non-orthodoxe » (nâstika) par rapport aux points de vue « orthodoxes » que sont le Nyâna, le Vaisheshika, la Pûrva-mîmâmsâ, le Yoga, le Sâmkhya et le Vedânta.

Esotériquement, le Bouddha sera donc l'une des incarnations du « Sanatan Dharma », l'Ordre Cosmique, la Vérité éternelle qui sous-tend toutes les Voies et dont les diverses religions ne sont que des manifestations partielles et imparfaites, dans la mesure où l'être humain est lui-même partiel et imparfait. La Vérité est une, mais les « points de

vue» sont divers. Ainsi pour Râmana Maharshi : «Différents voyants voient des aspects différents de la vérité à différents moments et chacun d'eux souligne une perspective particulière.» ⁽¹³⁾.

A LA RECHERCHE D'UNE VOIE PERDUE

Le Bouddha lui-même n'a jamais prétendu avoir rien inventé de nouveau. «L'antique route de la Réalité est depuis toujours présente comme de l'or ou des perles dans une mine ; le domaine absolu demeure à jamais, peu importe si un Tathâgata apparaît ou non ici-bas. De même que le Tathâgata éternellement demeure, ainsi l'essence de toute chose... Tout ce que les Tathâgata et moi-même avons réalisé, c'est ce qui toujours demeure, l'Ainsité, la Réalité, la Vérité» (Lankâvatârasûtra) ⁽⁵⁾. Ce Sûtra reprend une image d'un texte du Canon pâli, le Samyutta Nikâya, qui dit que le Bouddha a découvert le Dhamma (en sanskrit : le Dharma) comme une vieille cité ensevelie dans une forêt, en suivant un chemin déjà emprunté par les anciens. Si le Bouddha a retrouvé ce Chemin, c'est donc qu'il existait bien avant lui. Comme le souligne Ananda K. Coomaraswamy, le Bouddha est venu non pour établir un nouvel ordre, mais pour restaurer un ordre ancien. C'est parce qu'il a entièrement pénétré la Loi éternelle, que son enseignement est «parfait et infallible». Il se défend d'enseigner «une sagesse qui serait sienne», élaborée par lui. L'Eveil n'est ni d'hier, ni d'aujourd'hui : «J'ai vu l'Ancienne Voie, la Vieille Route prise par les Tout-Eveillés d'autrefois, et c'est le sentier que je suis» (Samyutta Nikâya II., 106 ; IV., 117 ; dans Itivuttaka, 28, 29, ceux qui suivent cette ancienne voie sont appelés Mahâtmas - littéralement, grandes âmes, grands «Soi»). «Et, comme il fait, d'autre part, l'éloge des Brâhmanes d'antan qui se souvenaient de l'Ancienne Voie conduisant à Brahma (Sutta Nipâta, 284, 315 : maintenant que les Brâhmanes ont négligé depuis longtemps leur Loi ancienne, le Bouddha la prêche à nouveau), on ne peut douter que le Bouddha fasse allusion à «l'étroit sentier qui mène très loin, par lequel les contemplatifs les connaissants de Brahma montent et sont délivrés» (vimuktâh), mentionnés dans les versets qui étaient déjà antiques quand Yâjnavalkya les citait dans la première Upanishad (Brihadâranyaka, IV, 4, 8)» ⁽¹⁴⁾. C'est «une ancienne Voie, que l'on avait perdue, que le Bouddha ouvre à nouveau» (Milinda Pañha, 217). Le Bouddha est sans nul doute l'un de ceux qui ont le mieux interprété cette «Voie». S'il critique le brâhmanisme, c'est sur des questions extérieures ; il «tient pour admis son système intérieur de valeurs spirituelles» (Mrs Rhys Davids, Relations between Early Buddhism and Brahmanism) ⁽¹⁴⁾.

SAVOIR LIVRESQUE ET GNOSE VECUE

On oppose souvent Hindouisme et Bouddhisme en relevant que le Bouddha rejette l'autorité des Védas. En réalité, ce que rejette le Bouddha, c'est le savoir purement théorique et livresque, la croyance absolue en une autorité extérieure, la foi aveugle dans un dogme dont on ne

comprend pas le sens et qu'on est incapable d'expérimenter par soi-même. Le Bouddha bannit les discussions et les joutes théologiques stériles et sans issue, qui ne font appel qu'à une compréhension de type intellectuel : c'est un appel à l'expérience intérieure et directe qu'il lance. Les livres ne sont au mieux que des moyens, des indications et il arrive un stade sur la voie mystique où il faut « brûler tous les livres ». Les mots, les concepts ne servent qu'à désigner de façon imparfaite une Vérité que rien ne peut définir et que le mental humain est incapable de concevoir : « Les mots sont incapables d'expliquer la nature réelle du cosmos. Seuls les gens du commun, entravés par le désir, emploient cette méthode arbitraire. » (Vajracchedikâ Prajnâpâramitâ) ⁽⁸⁾. Non, dit le Bouddha, ne croyez qu'en votre expérience : « Ne croyez pas une chose simplement sur des oui-dire. Ne croyez pas sur la foi des traditions parce qu'elles sont en honneur depuis de nombreuses générations. Ne croyez pas une chose parce que l'opinion générale la tient pour vraie ou parce que les gens en parlent beaucoup. Ne croyez pas une chose sur le témoignage de l'un ou de l'autre des sages de l'antiquité. Ne croyez pas une chose parce que les probabilités sont en sa faveur, ou qu'une longue accoutumance vous incline à la tenir pour vraie. Ne croyez pas ce que vous vous êtes imaginé pensant qu'une Puissance supérieure vous l'avait révélé. Ne croyez rien sur la seule autorité de vos maîtres ou des prêtres. ce que vous aurez vous-mêmes éprouvé, expérimenté et reconnu pour vrai, qui sera conforme à votre bien et à celui des autres, cela, croyez-le et conformez-y votre conduite. » (Anguttara Nikâya) ⁽¹⁵⁾. Ne croyez pas au Bouddha sur la seule foi des paroles de Bouddha, faites plutôt l'expérience de votre Nature de Bouddha, ne croyez qu'en vous-mêmes.

L'opposition n'est donc pas si tranchée que cela. Le véritable Brâhmane est celui qui est « établi en Brahman », non pas celui qui n'a qu'une connaissance par oui-dire ou par les livres : « Celui qui a surmonté les vagues furieuses des choses visibles, de celui-là, ô disciples, il est dit : c'est un Brâhmane, qui en son for intérieur a traversé la mer de l'œil avec ses vagues, avec ses tourbillons, avec ses profondeurs, avec ses monstres ; il a atteint la rive ; il se tient sur la terre ferme » (Samyutta Nikâya, IV) ⁽¹⁶⁾.

« Le disciple qui a dépouillé plaisir et désir, riche de sagesse, celui-là a atteint dès ce monde la Délivrance de la mort, le repos, le Nirvâna, le séjour éternel. »

« Celui qui s'est échappé des sentiers trompeurs, non frayés, difficiles du Samsâra, celui qui a passé à l'autre bord et atteint la rive, abîmé en lui-même, sans défaillances, sans doutes, celui qui, délivré des choses de la terre, a atteint le Nirvâna, celui-là je l'appelle un vrai Brâhmane. » (Sattasangaha) ⁽¹⁶⁾.

« Celui qui ne se soucie plus du passé ni du futur ni du présent, dans lequel il n'y a plus trace de ce qui est, qui ne possède plus aucun lien avec le monde, celui-là, je l'appelle un Brâhmane. »

« L'homme parfait, le héros, le sage omnipotent, le vainqueur, l'immuable, l'homme total, le suprême, l'éveillé, celui-là, je l'appelle un Brâhmane. » (Dhammapada, XXVI, 421, 422) ⁽¹⁷⁾

Pour l'Hindouisme également, seule compte l'expérience, la réalisation intérieure : le « délivré-vivant » (« jîvan-mukta ») est au-delà des castes, au-delà des livres sacrés puisqu'il est remonté à l'origine même de ceux-ci. Etabli dans l'Absolu, il « voit » la Vérité, il « est » lui-même cette Vérité : qu'a-t-il encore besoin des livres ?

Pour l'Hindouisme également, seule compte l'expérience, la réalisation intérieure : le « délivré-vivant » (« jīvan-mukta ») est au-delà des castes, au-delà des livres sacrés puisqu'il est remonté à l'origine même de ceux-ci. Etabli dans l'Absolu, il « voit » la Vérité, il « est » lui-même cette Vérité : qu'a-t-il encore besoin des livres ?

« Lis, étudie et sans cesse médite les Ecritures, cependant une fois que la lumière a brillé au-dedans de toi, laisse les tomber comme on laisse tomber le brandon qui a servi à allumer le feu. » (Amritanâda Upanishad, I) ⁽³⁾

« Toutes les écritures saintes montrent le chemin qui mène à Dieu. A qui bon avoir recours aux livres une fois que vous connaissez ce chemin ? » (Râmakrishna) ^(12 bis).

Inversement un Râmana Maharshi fit d'abord l'expérience fulgurante de la Vérité. Ce n'est qu'après qu'il en découvrit la formulation dans les textes sacrés qui lui furent soumis, confirmant par leur autorité ce qu'il avait réalisé en lui-même : « J'ignorais qu'une Essence ou Réalité Impersonnelle imprégnait chaque chose et que Dieu et moi ne faisons qu'un avec elle. J'appris tout cela plus tard à Tiruvannamalai, en écoutant le Ribbhu Gîta et d'autres textes sacrés : je découvris alors qu'ils analysaient et nommaient ce que j'avais trouvé intuitivement sans l'analyser ni le nommer ». C'est pourquoi pour le Maharshi, ni la méditation, ni l'étude des Ecritures ne sont nécessaires. Seule compte la quête intérieure, la recherche de soi. Il approuve le Bouddha d'avoir refusé de répondre aux questions relatives à Dieu : « En fait, ce qui intéressait le Bouddha, c'était plus d'inciter le chercheur à réaliser la Béatitude ici et maintenant, que de se lancer dans les discussions académiques sans fin sur Dieu... Que voulez-vous savoir au sujet de Dieu sans vous connaître vous-mêmes ? Trouvez d'abord qui vous êtes. » ⁽¹⁸⁾

LES BRÂHMANES ET LES GRENOUILLES

Mais si la Vérité n'a pas besoin d'Eglise, les prêtres, eux, ont besoin de justifier leur existence. Les brâhmanes de l'époque du Bouddha, préoccupés avant tout des formes extérieures du rituel, leur principale source de subsistance, ne faisaient plus guère qu'exercer une fonction lucrative : « Des abus comme l'exercice impudent du métier de devin ou d'augure, ou de principe même du sacrifice de propitiation, joint à la conception grossière et formaliste de la faute et de la purification qu'il supposait et qui ne servait qu'à dissimuler une convoitise sans bornes, devait entretenir dans les âmes sérieuses et clairvoyantes le plus vif éloignement pour toute cette prêtaille » ⁽¹⁶⁾. Déjà, dans les Védas eux-mêmes, on a pu voir une allusion satirique à l'égard des brâhmanes purement ritualistes, comparés à des grenouilles :

« Après être restées couchées une année - tels des brâhmanes exécutant leur vœu - voici que les grenouilles élèvent leur voix... »

« Si l'une d'elles redit la parole de l'autre, comme l'élève fait celle du maître, on dirait un chapitre qu'elles ont achevé en entier... »

« De même que les brâhmanes ni la féerie nocturne du soma parlent autour de la cuve pleine comme autour d'un étang, de même, ô grenouilles, vous circonvolez ce jour qui marque l'entrée des Pluies. » (Rg Veda, VII, 103) ⁽¹⁹⁾

La Vérité transcende tout ce qui relève de ce monde. S'attacher aveuglément aux doctrines qui prétendent la circonscrire, comme aux pratiques morales et rituelles, ne sert qu'à gonfler l'ego. La Katha Upanishad (II, 23) et la Mundaka Upanishad (III, 2, 3) disent bien qu'on ne peut accéder à la Vérité (l'Atman) « ni par l'exégèse, ni par l'intellect, ni par un grand savoir ». La Mundaka Upanishad (I, 2, 8) dépeint ainsi les ritualistes dont la science se transmet selon la lettre, mais non selon l'esprit :

« Ils vivent au sein de l'ignorance
Ils s'estiment sages et pleins d'un haut savoir
Ils tournent en rond, pleins de folie, incessamment meurtris,
Comme des aveugles qu'un aveugle conduirait. » (20)

Le Bouddha ne dit pas autre chose :

« C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent ; le premier ne voit pas, celui du milieu ne voit pas et le dernier ne voit pas non plus. Ainsi il semble que l'état de brâhmane soit comme celui de cette file d'hommes aveugles. » (Cankî-sutta) (7)

L'homme versé dans les Vedas, s'il est le « gardien du Livre », n'a qu'un savoir extérieur qui lui vient d'autrui, non de lui-même. La foi est nécessaire au début, mais celui qui a réalisé la Vérité est au-delà de la foi, au-delà des doctrines :

« De même, ô bhikkhus, j'ai enseigné une doctrine semblable à un radeau - elle est faite pour traverser et non pour être portée. Vous, ô bhikkhus, qui comprenez que l'enseignement est semblable à un radeau, vous devriez abandonner même les bonnes choses (dhamma), et combien encore les mauvaises (adhamma) ». (Majjhima Nikâya) (4)

Les critiques à l'égard du ritualisme formaliste des brâhmanes se retrouvent d'ailleurs tout au long de l'histoire religieuse de l'Inde. Il suffit de citer Kabîr qui reprend ainsi à son compte l'image des grenouilles :

« Si par des plongeurs, on peut atteindre au salut,
les grenouilles, elles aussi, plongent et replongent !
Et ceux-là, en effet, ressemblent aux grenouilles,
qui retombent de naissance en naissance ! » (21)

« Il en est qui prétendent avoir saisi le sens des Vedas
Et qui ne veulent pas croire l'expérience de ceux
Qui disent que même les Vedas ne sont que de vaines fictions
Car comment l'essence originelle de toute chose
Pourrait-elle se réduire à la forme d'un mot ? » (22)

LE VEDA : UNE SCIENCE, MAIS UNE SCIENCE INFÉRIEURE

Le Veda, malgré toute l'autorité qui lui est attachée, n'est en effet qu'une science parmi d'autres, et pas nécessairement une science supérieure. Selon la Mundaka Upanishad (I, 4, 5) (24) :

« Deux sciences sont à connaître, voilà ce que les connaisseurs du brahman ont coutume de dire ; l'une est supérieure et l'autre inférieure.

« L'inférieure est le Rg Veda, le Yajur Veda, le Sâma Veda, l'Athava Veda, la Phonétique, le Rituel, la Grammaire, l'Étymologie, la Métrique, l'Astronomie ; et la science supérieure est celle par laquelle on atteint l'Impérissable. »

Le domaine des Vedas doit être transcendé. les Vedas sont un moyen,

(un « radeau »), non un but en soi :

« Les veda ont pour domaine les trois qualités-forces de la nature. Affranchis-toi, ô Arjuna, de ces trois qualités et des couples d'opposés. Demeurant sans cesse dans la seule qualité lumineuse, ne t'attache pas à la possession ; sois toi-même.

« Autant trouve-t-on de profit à un puits lorsque l'inondation s'étend de toutes parts, autant un brâhmane arrivé à la sagesse en trouve aux Veda. » (Bhagavad Gîtâ, II, 45, 46) ⁽¹⁾

C'est la vérité qu'il faut atteindre. Les Ecritures peuvent même devenir un obstacle ; Shankara les compare à une « forêt impénétrable de mots où le mental de l'homme risque de s'égarer » :

« C'est en vain que tous ces gens citent les Ecritures, offrent des sacrifices au pied des autels,

Accomplissent les rites prescrits ou adorent des divinités ;

Nul d'entre eux, tant qu'il n'aura pas réalisé son identité avec l'âtman, Ne pourra s'affranchir par l'un de ces moyens, dût-il y employer cent vies de Brahmâ ajoutées les unes aux autres ! »

« L'étude des Ecritures est inutile tant que l'on connaît pas la Vérité suprême.

Elle est tout aussi vaine une fois que l'on a fait directement l'expérience de cette Vérité. »

« Celui qu'a piqué le serpent de l'Ignorance, n'a besoin que d'un seul remède : la connaissance de Brahman.

Quel profit tirerait-il des vedas, des Ecritures ou d'autres médecines du même genre ? »

(Viveka Cûdâ Mani, 6, 59, 61) ⁽³⁹⁾

Le domaine du Veda est essentiellement celui du rite. Or le rite, pas plus que les œuvres « fussent-elles aussi nombreuses que les grains de sable du désert », ne permet de percevoir le Réel et sert seulement à calmer, à purifier le mental. Les Ecritures indiquent le Chemin, mais ne sont pas le Chemin. Elles ne peuvent exprimer la Réalité qui est, nous dit Shankara, « inexplicabilité » (anirvachanîyâ), ni « existante » (« sat »), ni « non-existante » (« asat »). L'Absolu du Vedanta, - de même que celui du Bouddhisme - ne peut, au-delà des mots, au-delà de la pensée, être suggéré que par le silence.

La différence entre Hindouisme et Bouddhisme, si elle existe, est donc plus une différence de degré qu'une différence de nature. Alors que les Upanishads relèguent les Vedas à un plan inférieur, le Bouddhisme les rejette. L'optique resté pourtant toujours la même, celle d'une pure investigation intérieure :

« Très peu de gens en ce monde peuvent raisonner normalement. Il existe une terrible tendance à accepter tout ce qui est dit, tout ce qui est lu, accepter sans remettre en question. Seul celui qui est prêt à remettre en question, à penser par lui-même, trouvera la vérité ! Pour connaître les courants de la rivière, celui qui veut la vérité se doit d'entrer dans l'eau. » ⁽²³⁾

VIDE ET PLENITUDE

Pour tous les grands maîtres de la Non-Dualité, la quête de l'Absolu prime avant toute chose. Négligeant ce qui n'est pas essentiel (les sacrifi-

ces, les rites, les religions), ils poussent l'homme à découvrir en lui-même sa réalité intime, qui n'est autre que l'Absolu. Mais si l'Absolu ne peut être nommé, c'est toujours la même Réalité qui se cache derrière les mots. On ne saurait donc opposer Hindouisme et Bouddhisme sur leurs conceptions de l'Absolu en disant que l'un (l'Hindouisme) serait une réduction à la Plénitude (le Brahman en tant qu'Être Immense) et l'autre (le Bouddhisme) une réduction au Néant (le Nirvâna en tant qu'extinction de toute existence).

HINDOUISME ET PLENITUDE

Dès l'origine, on retrouve dans l'Hindouisme cette idée du «Néant primordial» duquel tout découle (aussi impropre que soit cette dernière expression, car dans l'Absolu, il n'y a ni temps, ni espace, donc pas de création non plus) :

«L'Être naquit du Non-Être»

(Rg Veda, 10, 72) ⁽¹⁹⁾

«Il n'y avait pas l'Être, il n'y avait pas le Non-Être en ce temps

Il n'y avait ni l'espace, ni le firmament au-delà...

Cherchant avec réflexion en leurs âmes,

Les sages trouvèrent dans le Non-Être le lieu de l'Être.»

(Rg Veda, 10, 29) ⁽²⁴⁾

«Au commencement, il n'y avait que le Non-Être».

(Shatapatha Brâhmana, 6, 1, 1) ⁽²⁵⁾

«En vérité, cet univers

A l'origine était Non-Être.

Ensuite, il naquit à l'Être.

Il se fit lui-même un Soi».

(Taittirîya Upanishad, II, 7) ⁽²⁶⁾

«A l'origine, tout l'univers n'était que Non-Être. Il devint Être.»

(Chandogya Upanishad, III, 19, 1) ⁽²⁷⁾

Quant à l'Atman, il est ainsi décrit par la Maitri Upanishad :

«Il est éternellement pur (shudda), apaisé (shânta), sans individualité (nirâtman)..., vide (shûnya)» ⁽⁴⁾

Nous terminerons avec un passage de la Katha Upanishad (I, 3, 10), et le commentaire qu'en donne Sri Krishna Prem :

«Les objets subtils des sens sont supérieurs aux sens ;

La pensée (manas) est supérieure à ces objets ;

La Budhi (l'intellect) est supérieure à manas ;

l'Ame Suprême (Mahan-Atmâ) est supérieure à buddhi.

Le non-manifesté est supérieur au Mahat ;

Le Purusha (l'Esprit Suprême) est supérieur au Non-manifesté

Il n'y a rien qui soit supérieur au Purusha,

Il est le terme, Il est le but ultime.

«Tout en alléguant qu'il n'y a rien au-delà, ces mots impliquent autre chose. Il est vrai qu'il n'y a rien au-delà (no-thing), et même pas un au-delà dans lequel chercher. Il y a cependant le Zéro mystique, Shunya ou le Rien, en qui cohabitent à la fois la Lumière de l'Unité et les ténèbres de la Dualité, le Feu sombre en qui Lumière et Ténèbres coexistent, le totalement inexprimable Cela, le centre mystérieux du O d'où, au cours du Jour cosmique, jaillit la série complète des nombres, le 2 tout autant

que le 1. » (28)

Il est donc clair que, dans le Veda ou les Upanishads, le Néant, le Non-Etre est Potentialité Pure, ne pouvant être défini que de façon négative, et non pas privation totale au sens matérialiste et nihiliste du terme. Lorsque Shankara dit, avec la Bhagavad Gîtâ (II, 16) : « Le Non-Etre ne vient pas à l'Etre, de l'Etre il n'y a pas cessation d'être », c'est le sens irréel (asat) qu'il retient ici (l'irréel ne sera jamais) ; il n'y a donc pas opposition avec les textes cités plus haut. Nier l'Etre à l'Absolu ne veut pas dire nier l'Absolu, bien au contraire : « Quand j'ai dit que Dieu n'était pas un être et était au-dessus de l'être, je ne lui ai pas par là contesté l'être, au contraire je lui ai attribué un être plus élevé. » (Maître Eckhart, sermon : Quasi stella matutina...) (29). L'Absolu de l'Hindouisme est vide de tout ce qui serait contenu objectif. Pour reprendre une expression d'Aldous Huxley, l'Un Absolu des Upanishads est décrit comme une « Non-Chose Super-Essentielle » :

« L'importance de Brahman est exprimé par neti-neti (pas ainsi, pas ainsi) ; car au-delà de cela que tu dis n'être pas ainsi, il n'y a rien de plus. son nom, pourtant est la « Réalité de la Réalité ». C'est-à-dire que les sens sont réels et que le Brahman est leur Réalité » (Bhrad Aranyaka Upanishad) (30)

La Réalité est ineffable et n'a pas de nom. On peut dire ce qu'elle n'est pas, non pas ce qu'elle est. D'un point de vue objectif elle est un « non-être ». Mais ce « non-être » est l'Etre authentique, la véritable nature de tous les êtres.

BOUDDHA ET VACUITE

Sommes-nous là tellement loin de l'enseignement du Bouddha ? Pour le Bouddha tout ce qui relève du monde des phénomènes n'a pas de nature propre, puisque naissant sous la dépendance de causes et de conditions. N'ayant pas de nature propre, leur véritable nature est vacuité : une fois écartées les voiles de l'illusion (celle des apparences individuelles), de même que le vent disperse les nuages, plus rien n'est différent de l'Inconditionné de la Réalité universelle et immuable : « La vacuité des choses ne va ni ne vient ; toutes choses demeurent dans la vacuité sans jamais la quitter ; elles résident dans le sans-signes, sans prise en considération, sans tendances inconscientes, sans production, sans naissance, sans existence... » (Astasâhasasrikâprajñâramita) (5).

Cette réalité inconcevable est cachée au plus profond de nous-mêmes : « C'est en soi-même (pratyâma) qu'il faut percevoir la réalité ultime. » (Lankâvatârasutra, 148) (5)

La Vacuité n'a jamais signifié pour le Bouddha le « néant » au sens matérialiste et athée d'annihilation complète, de mort définitive. Si le Bouddhisme n'est qu'un athéisme, pourquoi au moment de l'« Eveil » le monde est-il transfiguré de joie ? S'il n'est qu'une philosophie, pourquoi le Bouddha est-il resté sept semaines au pied de l'arbre de l'Eveil, à goûter la joie de la Délivrance ?

« Un bodhisattva accepterait-il avec joie de s'exposer à tant de souffrances pour conduire les êtres au néant ? Identifier vacuité et néant, c'est ignorer l'omniscience, la compassion du bodhisattva, c'est ignorer l'Eveil. » (Lilian Silburn) (5). Comment l'être qui se serait éteint dans le

«néant» du Nirvâna, pourrait-il continuer à vivre extérieurement de la même façon que les autres êtres humains, si ce néant ne signifiait pas survie véritable, s'il n'était pas aussi Plénitude ? » « Dans l'expérience mystique, vide et plénitude alternent et se confondent » (Lilian Silburn)⁽⁵⁾. Ne sommes nous pas, par trop, prisonniers de nos catégories mentales d'occidentaux modernes ? Alexandra David Neel remarque à ce propos, que si nous pensons comprendre, superficiellement, cette idée, la notion même d'un néant pur et simple demeure totalement étrangère à la mentalité de l'Inde traditionnelle, quelle soit hindoue ou bouddhiste : « En ce qui concerne le Bouddhisme en particulier, c'est se mettre en contradiction absolue avec ses théories essentielles que de prétendre que notre personnalité, notre âme, s'anéantissent dans le Nirvâna. Le Bouddhisme niant l'existence d'un ego permanent et faisant de cette négation sa doctrine fondamentale, comment pourrait-il enseigner l'anéantissement de cela qu'il déclare ne pas exister ? »⁽¹⁵⁾

L'Absolu, selon le Bouddhisme, n'est pas plus que dans l'Hindouisme, le néant pur et simple ; il est simplement ce qui est vide de dualité, de pluralité comme d'unité, de pensées et de concepts. Nâgârjuna écrit dans le Mahâyânavimshaka (st : 15) : « Ceux qui perçoivent le monde comme vide, et dépourvu de commencement, de milieu et de fin voient qu'il n'y a ni samsâra, ni nirvâna, mais quelque indicible, sans souillure, sans changement et qui resplendit au commencement, au milieu et à la fin ». ⁽⁵⁾

Ce qui n'existe pas, ce qui est irréel ce n'est pas la Réalité, mais les constructions que nous lui surimposons. Seul celui qui se libère des catégories créées par son mental voit la Réalité telle qu'elle est :

« La véritable vacuité est une sorte mystérieuse d'être, qui fait qu'il y a une forme, mais que cette forme n'est pas tangible et qu'elle est par conséquent vide. En parlant de vide, je pense à la vacuité de la nature de la forme, non à la vacuité qui existerait si la forme était supprimée. En parlant de la forme, je pense à la forme de la nature du vide, non à la forme qui peut être représentée. » (Hui-hai)⁽³¹⁾

LE NIRVANA : EXTINCTION ET EVEIL

Il nous est maintenant plus facile de comprendre la signification du mot Nirvâna, le But vers lequel nous conduit le Bouddha. Contrairement à ce que l'on croit souvent, ce terme est loin d'être spécial à la doctrine du Bouddha ; il signifie littéralement « extinction du souffle ou de l'agitation » (Racine vâ : souffler ; préverbe privatif : nir).

L'homme véritable est celui qui est apte à « souffler sur sa flamme » : cessant d'attiser le feu des pensées, il cesse par là-même d'alimenter la flamme de l'ego et, par delà les notions de vie et de mort, il atteint la grande paix, cette paix que rien ne peut exprimer. Employé dans le sens de libération du cycle du samsâra, mais également de disparition totale, d'anéantissement (i.e. de libération de la forme et du devenir, de tous les accidents ou liens de l'existence manifestée) le Nirvâna implique la fin de la douleur, la cessation de l'ignorance, et donc des courants impurs, des passions qui poussent à renaître :

« J'errais sur le chemin sans fin des nombreuses renaissances cherchant en vain l'architecte de l'édifice. Quel tourment que de renaître

sans cesse ! O architecte de l'édifice, je t'ai découvert ! Tu ne rebâtiras plus l'édifice. tes poutres sont toutes brisées, le faite de l'édifice est détruit ! Cette conscience a perdu ses énergies fabricatrices et est parvenue au terme des soifs. » (Dhammapada, 153, 154) ⁽⁵⁾.

« Il est ardu de réaliser l'essentiel (ou « l'essence » ?) et difficile de percevoir la vérité : celui qui sait maîtriser son désir et celui qui voit n'accordent de valeur à aucune chose.

« Il est, ô disciples, un non-né, non produit, non créé, non formé. S'il n'y avait pas, ô disciples, ce non-né, non-produit, non-créé, non-formé, il n'y aurait pas d'issue pour le né, le produit, le créé, le formé.

« Mais puisque, ô disciples, il est non-né, non-produit, non-formé, à cause de cela, il est une issue pour le né, le produit, le créé, le formé » (Udâna, VIII) ⁽¹⁵⁾

Ainsi le souligne Alexandra David-Neel : « Sommes-nous, ici, vraiment bien loin, sinon des termes exacts, du moins du ton de certaines Upanishads ? » ⁽¹⁵⁾. Ananda K. Coomaraswamy va plus loin et n'hésite pas à écrire : « nous ne voyons pas ce que ce « non-né » pourrait être, sinon « Cela », cet Esprit (âtman) non animé (anâtmya) sans l'être invisible (sat) duquel il ne saurait y avoir nulle part d'existence. le Bouddha nie de façon péremptoire qu'il ait jamais enseigné la cessation ou l'annihilation d'une essence. Tout ce qu'il enseigne, c'est comment mettre un terme à la souffrance. » ⁽¹⁴⁾ De même K. Bhattacharya : « le » non-né, non-produit, non-créé, non-formé », en un mot, l'Inconditionné, n'est pas un autre monde situé au-delà du « né, produit, créé, formé ». Il est en nous, est nous-mêmes : il est notre nature essentielle. Il faut donc le découvrir au plus profond de notre être, en transcendant notre existence phénoménale. » ⁽⁴⁾ (p. 12)

L'extinction est celle de la haine et de l'égarement, du désir et de la passion, des constructions mentales et des conceptions imaginaires. Le Nirvâna nous libère de l'illusion d'un monde que nous nous représentons par le biais de notre imagination dérèglée et qui, comme un mirage, s'évanouit. Le Nirvâna consiste à cesser de voir l'irréel comme réel et à voir le Réel comme réel. Il nous libère de l'illusion du moi, car « la flamme qui s'éteint » est celle de l'ego. Dissipant les brumes de l'ignorance, le Nirvâna détruit toute trace d'attachement à l'existence individuelle. La mort de l'ego (ou plutôt du sens de l'ego, puisque celui-ci n'a pas de réalité propre) est renaissance à un état de paix et de liberté intérieure, plus exactement à une absence d'état, un état au-delà de tous les états. Lorsque l'ego s'est vidé de lui-même, s'accomplit la totale Vacuité du Nirvâna. celui-ci ne doit pas être pris pour un but, pour un objet à atteindre, car en définitive il n'y a plus rien à atteindre, il n'y a plus rien à faire, il y a seulement à cesser de faire :

« Je n'ai pas obtenu la moindre chose de l'Eveil inégalable et parfait, et c'est justement pour cette raison qu'on l'appelle l'Eveil inégalable et parfait ». (Vajracchedikâ prajñâpâramitâ)

Le Nirvâna transcende l'Être et le Non-Être, l'Absolu et le relatif, le devenir et l'Immuable : « Est appelé Nirvâna la cessation de toute prise de conscience quant à être et non-être » (Ratnâvali, I, 42) ⁽⁵⁾. L'on comprend pourquoi le Bouddha rejetait tous les couples antithétiques tels que « l'Être et le Néant ».

Le Nirvâna est vision suprême de la Réalité ultime et de la Vérité en toutes choses. Voyant le monde tel qu'il est, le sage comprend que les choses ne se différencient que dans la mesure ou elles s'interpénètrent et

qu'en fait le Nirvâna et le Samsâra ne sont qu'une seule et même réalité. Ce qui pour nous compose le monde n'est qu'une création imaginaire surimposée à la non-substance une et indifférenciée en mode multiple, nous voyons le Samsâra, en mode unitaire nous ne voyons que le Nirvâna. Chaque être différencié a, en réalité, toujours fait un avec cette non-substance incréée. Nous n'avons jamais été séparé d'aucun être ; aucun être n'a jamais été séparé de nous, sinon en mode illusoire :

« Il n'y a pas la moindre distinction entre nirvâna et samsâra.

Il n'y a pas la moindre distinction entre samsâra et nirvâna.

La limite du nirvâna est la limite même du samsâra.

Entre les deux, on ne trouve pas la plus subtile dissemblance. »

(Nâgârjuna, Madhyamakakârikâ, XXV, 19, 20) ⁽⁵⁾

Le Nirvâna n'est donc point anéantissement total, mais Eveil, Omniscience. Par rapport à l'individu limité et temporel, le Nirvâna n'est pas un « moins », mais un « plus ». Il n'est pas « néant », sauf au sens d'extinction de l'ego, mais Plénitude, au-delà des limitations du monde empirique. C'est la réalisation de la nature de Bouddha que chaque être porte en lui. C'est le repos éternel, la Grande Paix, le retour à l'ultime Réalité, à l'Absolu, à l'Origine, par delà le temps et l'espace, de tout ce qui est. Il n'y a donc en effet rien à obtenir, mais seulement beaucoup d'ignorance à retirer, cette ignorance qui nous voile ce que nous sommes réellement.

On ne peut accéder à l'Eveil, l'Eveil se révèle de lui-même. De lui, on peut seulement dire, il est ainsi, c'est la suprême Ainsité (tathatâ) : « En soi, le nirvâna n'est autre que l'Ainsité essentiellement quiescente, sans aucun voile, essence des choses, naturellement pure, sans production ni destruction, égale chez tous les êtres, n'appréhendant ni n'étant appréhendée, par-delà tout processus intellectuel, et réalisée intérieurement par les véritables mystiques. » (Hiuan-tsang : Vijnaptimâtratâsidhi) ⁽⁵⁾

Ne retrouvons-nous donc pas là le message traditionnel de l'Inde ? Le Nirvâna bouddhiste est-il essentiellement différent de la Délivrance hindoue, « moksha », état suprême et inconditionné, au-delà de l'Être et sans aucune trace du développement de la manifestation, état qui transcende l'unité comme la multiplicité et donc on ne peut même pas dire qu'il est « Union » (« Yoga », mais seulement « Non-Dualité » (« Advaita ») ? Comment peut-on parler du libéré, qu'il s'agisse de l'Eveillé ou du jivan-mukta, sinon en disant qu'il est « unifié dans l'un » ? Être délivré, c'est percevoir la même Réalité en chaque chose, c'est franchir les limites illusoire de l'ego, c'est, au-delà de la vie et de la mort, au-delà des vagues impermanentes du samsâra, « saisir l'immuable, l'Unité, le Réel : Cela qui est (Sat) dit la vieille philosophie hindoue. Cette dernière expression, le Bouddhisme ne la prononce pas, mais ne la remplace-t-il pas par d'autres équivalentes, la laissant transparaître ?... Si éloignés qu'ils puissent nous paraître les uns et les autres, et qu'ils le soient, en réalité, à la surface, tous les systèmes qui ont pris naissance sur le sol de l'Inde gardent, au fond de leur enseignement, le lien commun qui les rattache à la grande doctrine de l'Identité, de la Vie-Une. »

⁽¹⁵⁾

Le Bouddhisme est une « voie négative » par excellence : mais il en va

de même de la philosophie hindoue, dans son expression la plus dépouillée. S'il y a, dans l'un ou l'autre cas, une réduction à un «Néant», ce «Néant» est aussi Plénitude, puisque sans lui rien ne serait.

Suite dans le Cahier 45

NOTES : références des citations

- (1) La Bhagavad Gîtâ, trad. A.-M Esnoul & O. Lacombe, A. Fayard.
- (2) O. Lacombe, *Indianité*, Les Belles Lettres.
- (3) Henri Le Saux, *Initiation à la spiritualité des Upanishads*, Présence.
- (4) K. Bhattacharya, *L'Âtman-Brahman dans le Bouddhisme ancien*. Ecole Française d'Extrême-Orient, Maisonneuve.
- (5) *Le Bouddhisme*, textes traduits et présentés sous la direction de Lilian Silburn, Fayard.
- (6) Platon, *Œuvres complètes*, trad. L. Robin, La Pléiade.
- (7) Walpola Rahula, *L'enseignement du Bouddha*, Seuil.
- (8) Être, revue trimestrielle, n° 2, 1985.
- (9) Taisen Deshimaru, *Za-Zen La pratique du Zen*, Seghers.
- (10) René Guénon, *Mélanges*, Gallimard.
- (11) N. Stchoupak, L. Nitti & L. Renou, *Dictionnaire Sanskrit-Français*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Maisonneuve.
- (12) Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, Albin Michel.
- (12 bis) Jean Herbert, *L'enseignement de Râmakrishna*, Albin Michel.
- (13) Jean Herbert, *L'Hindouisme vivant*, Dervy-Livres.
- (14) Ananda K. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme*, Gallimard.
- (15) Alexandra David-Neel, *Le Bouddhisme du Bouddha*, Rocher.
- (16) H. Oldenberg, *le Bouddha*, R. Laffont.
- (17) *Les vers de la Doctrine (Dhammapada)*, trad. A. Chédel, Dervy-Livres.
- (18) Arthur Osborne, *Râmana Maharshi*, Rider & Company, Great Britain.
- (19) *Hymnes spéculatifs du Véda*, trad. Louis Renou, Gallimard.
- (20) *Six Upanishads majeures*, trad. Patrick Lebaill, Le Courrier du Livre.
- (21) Kabîr, *Au cabaret de l'amour*, trad. Ch. Vaudeville, Gallimard.
- (22) D. Ramsewak, *Pearls of Wisdom*, Graphico Ltd, Mauritius.
- (23) Sri Nisargadatta Maharaj, *Sois !*, Les Deux Océans.
- (24) *Le Veda*, textes traduits et présentés sous la direction de Jean Varenne, Les Deux Océans.
- (25) *Mythes et légendes extraits des Brâhamana*, trad. J. Varenne, Gallimard.
- (26) *Taittirîya Upanishad*, trad. E. Lesimple, Maisonneuve.
Svetâsvatara Upanishad, trad. A. Silburn, Maisonneuve.
- (27) *Chândogya Upanishad*, trad. E. Senart, Les Belles Lettres.
- (28) Sri Krishna Prem, *Le Yoga de la Kathopanishad*, Rocher.
- (29) Maître Eckhart, *Sermons*, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil.
- (30) Aldous Huxley, *La philosophie éternelle*, Plon.
- (31) Hermès, *Le Vide*, Les Deux Océans.
- (32) Sankarâchârya, *Upadesa Sâhasrî*, trans. Swami Jagadânanda, Sri Ramakrishna Math, India.
- (33) *Nyânâtiloka*, *La Parole du Bouddha*, Maisonneuve.
- (34) P. Rambach, *Le Bouddha secret du tantrisme japonais*, Skira.
- (35) Taisen Deshimaru, *L'anneau de la Voie*, Cesare rancilio.
- (36) Sri Nisargadatta Maharaj, *Je Suis*, Les Deux Océans.
- (37) Ananda K. Coomaraswamy, *Le temps et l'Eternité*, Dervy-Livres.
- (38) *Brdadâranayaka Upanishad*, Sri Ramakrishna Math, India.
- (39) *Le plus beau fleuron de la discrimination, «Viveka-Cûdâ-Mani»*, trad. M. Sauton, Librairie d'Amérique & d'Orient, Maisonneuve.
- (40) Houei-Nêng, *Discours et sermons*, trad. L. Houlné, Albin Michel.
- (41) Henri Hartung, *Présence de Râmana Maharshi*, Cerf.
- (42) Ananda K. Coomaraswamy, *The Living Thoughts of Gotama the Bouddha*, Cassel & Co, London.
- (43) *Evangile selon Thomas*, Metanoïa.
- (44) *La Bible*, Nouveau Testament, la Pléiade.
- (45) Angelus Silesius, *Pèlerin Chérubinique*, Aubier.
- (46) Guy Casaril, *rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabbale*, Seuil.
- (47) H. Leisegang, *La Gnose*, Payot.
- (48) M. de Candillac, *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier.
- (49) Maître Eckhart, *Les Traités*, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil.
- (50) *Questions à un Maître Zen taisen Deshimaru*, retz.
- (51) *Les Entretiens de Mazu, Maître chan du VIII^{ème} siècle*, trad. C. Despeux, Les Deux Océans.
- (52) Taisen Deshimaru, *Vrai Zen*, Le Courrier du Livre.

INTERPRÉTATION ET INCONNAISSANCE

Les 6 premiers logia de l' EVANGILE SELON THOMAS

Je vois dans les 6 premiers logia de l'Évangile selon Thomas un manifeste éclatant des grands thèmes de la Gnose. Je préciserai : un résumé et un raccourci de la Gnose universelle, éternelle, qui s'est manifestée partout, en tous les temps, par la répétition de ces thèmes si éloquemment exposés tout au long du texte de Thomas. Pour commencer, Gnose égale Connaissance, dont la priorité est proclamée avec une rare intensité aux log. 1, 2 et 3. La première interprétation consistera à reconnaître que la Connaissance n'est pas de l'ordre du mental. Le mental, c'est la pensée conceptuelle, discriminante, comparative, quantitative ; plus les affects, les émotions si l'on préfère, avec au premier rang la peur. Nous allons vite voir que tout se tient dans ces quelques logia, précisément pour éliminer le mental, alors même que le point de départ est une interprétation. Mais il faut laisser jouer les mots comme des indicateurs qui peuvent changer très vite d'orientation. Si l'on veut à tout prix lier la Connaissance à une activité du mental, il vaut mieux préciser tout de suite que la Connaissance est une Inconnaissance. En tout cas, c'est ce qu'on trouve indiscutablement affirmé au log. 4. Le « petit enfant » ne *sait* pas et cependant il habite au lieu de la Vie, en sa plénitude, où il est conseillé aux habiles, aux expérimentés - les « premiers » - de venir l'interroger. Mais que pourrait bien répondre le petit enfant à ceux qui se sont situés eux-mêmes dans l'ordre social, institutionnel, et dont la pensée est un agrégat de concepts. L'indication portée au log. 4 est péremptoire : la Connaissance n'est pas la pensée !

Le log. 1 est celui qui pose d'emblée la condition de l'interprétation. Mais il va nous falloir interpréter ce propos... pour commencer. Le log. 1 comporte aussi une promesse, dont les conditions de réalisation sont stipulées au log. 2. J'interprète : en admettant que je parte d'un état de confusion mentale, d'hallucination dualiste aggravée de toutes les obsessions qu'on voudra, Jésus n'en déclare pas moins « que celui qui cherche ne cesse de chercher, jusqu'à ce qu'il trouve... » Je crois que cela va plus loin qu'une promesse. Parce que c'est une simple constatation : il y a la souffrance (« c'est vous la pauvreté ») mais si je cherche avec acharnement, sans me laisser distraire, sans m'arrêter, je « trouve »... Mais quoi ? Il me paraît impossible de dire « quoi » car Jésus ne le dit pas et aucun Maître authentique ne le dit jamais. Il y a une sorte d'explosion de la recherche qui détruit le chercheur. Jésus parle d'un bouleversement et il ne faut pas se cacher les implications du choix de ce mot. Pour ne pas nous terroriser, Jésus a préféré préciser d'abord : ...« ne goûtera pas de la mort. » L'entité psycho-somatique est le chercheur, qui se sait promis au dépérissement et à la mort : il va *subir*, si sa recherche va jusqu'au bout, un bouleversement qui lui confère, non l'immortalité, mais un nouvel état d'incorruptibilité qui est en fait l'éternité. C'est un sacre : « il sera émerveillé et il règnera sur le Tout ». Comment

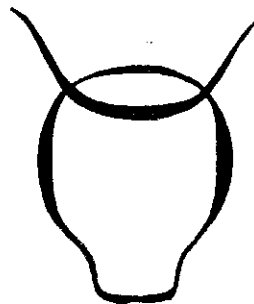
est-ce possible ? Il est nécessaire d'insister : l'entité corps-mental est destinée à la mort par le fait même de sa naissance. Le devenir naturel de la personne s'inscrit dans un cycle régi par le temps. Il faut l'avouer, se l'avouer une bonne fois pour toutes : le moi est un produit du temps, engendré, nourri, conditionné par une histoire strictement délimitée par une naissance et une mort. Ce qui fit dire à un célèbre penseur que chaque minute de plus est une minute de moins... Quel est donc « celui qui ne goûtera pas de la mort ? » Forcément celui qui outrepassera les limites du destin naturel, qui découvrira sa véritable identité cachée, non soumise à la naissance et à la mort. Le moins qu'on puisse dire est qu'une telle transformation soit un bouleversement, et un émerveillement... Ce bouleversement, n'en disons pas plus, est provoqué par la découverte que « personne ne naît, personne ne meurt » comme l'affirmait Nisargadatta. L'immortalité est d'ailleurs inconcevable, tout comme le concept de la résurrection est absurde : un moi-mémoire de quelques décennies projeté comme tel dans une éternité sans fin... On ne pourrait pas avancer sur ce chemin gnostique sans rejeter la tentation de l'ivresse paulinienne. Par contre, la Gnose est là : la découverte que la personne est « pur néant », un mirage produit d'un dysfonctionnement mental. Ce corps de sensations, de pensées, de mémoire, vit... et meurt ; mais ce n'est pas « moi ». Ma vraie identité, c'est NON-DEUX : « Autre que Lui n'est pas ». NON-DEUX évidemment n'est ni définissable, autrement que négativement, ni localisable dans le ciel ou dans la mer. Il réside cependant « devant ton visage ». La simplicité du langage de Jésus qui évite l'explication philosophique est impitoyable au mental. L'omniscience gnostique évoquée aux log. 5 et 6 se réalise par l'interprétation universelle de l'énergie Une en d'innombrables formes perçues dans la conscience - sans séparation - La séparation provoque l'auto-limitation, la fausse identification, et la mort devient ce phénomène si tragique... On peut parcourir l'Evangile de Thomas avec cette clef du premier logion, ou parvenir à sa compréhension-réalisation quand toutes les clefs des logia suivants ont fonctionné. Mais la Gnose préfère fouiller le sens du commencement (log. 18). Le discours est un : mais il n'est pas accessible aux oreilles qui n'entendent que l'arithmétique dualiste.

C'est au log. 3 que le thème de la Connaissance se trouve le plus solennellement développé. La Connaissance qui révèle l'Unité est une connaissance, non des objets, mais du sujet lui-même. Quand le sujet se connaît lui-même, sa propre image est traversée, transpercée par une lumière d'intelligence jaillie d'un invisible soleil. A cette intelligence, tout est donné : la discrimination de la discrimination, l'indomptable puissance permettant de résister aux envoûtements de la dualité. L'expression la plus forte de cette vérité est donnée au log. 83. C'est un peu effrayant de constater que cela fonctionne comme un tout ou rien. Jésus récuse le partage avec quelle force, on le sait. Pourtant il m'a toujours semblé que le propos sur la pauvreté (3.14/15) « c'est vous la pauvreté » vidait du même coup ce concept de sa réalité. La pauvreté, c'est le moi, et l'un comme l'autre n'existent que par suite d'un faux-pas - « vous avez fait le deux » - qui se corrigera de lui-même. C'est « l'ivraie » dont on nous dit au log. 57

qu'il est inutile d'arracher quand elle germe avec le bon grain, mais que le temps de la moisson venu, il sera facile d'éliminer... Ce qui m'entraîne au-delà de ces 6 premiers logia. Dont l'enseignement paraît maintenant probant. Il n'y a pas de difficulté à passer de l'interprétation à l'Inconnaissance, comme de passer du mental au non-mental. Je ne ferai pas de distinction oiseuse entre non-mental et mental-impersonnel. Ne nous laissons pas berner par les mots qui créent des oppositions artificielles. «Les mots d'abord, ensuite le silence» disait Nisargadatta. Et quand ce qui devait être clarifié l'a été, le silence s'impose.

L'enseignement de ces six logia échappe à toute logique linéaire. Il proclame néanmoins une vérité absolue, fondamentale : Tout est Un - Un est Tout. On comprend ainsi pourquoi Voie de Gnose et Voie d'Amour ne se contredisent pas et conduisent pareillement à l'obligation du lâcher-prise, quand le temps de la moisson est venu. Et le Royaume est là : ici et maintenant, accessible à «celui» qui «trouve» comment conjurer les sortilèges de la pensée dualiste. Il y a d'autres thèmes d'une importance capitale qui ne sont pas directement esquissés (par) ces premières Paroles. Je pense à «Soyez passant» - le non-attachement - et à cette extrême précision donnée concernant le vide mental : «Quand le disciple est désert...». L'Évangile a une pédagogie qui se déploie tout au long de sa rédaction. Mais son commencement est déjà chargé de toute la puissance suggestive en vue de l'Éveil.

R. Oillet



BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE HOUANG-PO. Présentation et traduction du chinois par Patrick Carré - paris, Les Deux Océans, 1985.

L'année 1985 est une année faste pour une meilleure connaissance du Tchan chinois.

La refonte du volume d'Hermès a fait l'objet, par les soins d'Emile Gillibert, d'une analyse approfondie qui a, entre autres mérites, celui de retracer, à partir des origines - Bodhidharma v. 532 - la lignée traditionnelle des prestigieux maîtres du Tchan (1).

Les entretiens de Houang-Po (2) se situent assez tardivement dans cette lignée (9^{me} siècle). Ils constituent un enrichissement de la tradition au non-dualiste dont Houei-Neng, au 7^{me} siècle, avait défini l'essence dans une formule demeurée célèbre :

« Il n'y a pas d'arbre d'illumination
de cadre de miroir brillant
Puisque, intrinsèquement tout est vide
où la poussière pourrait-elle s'attacher ? »

C'est un très haut fonctionnaire, un érudit qualifié, fidèle disciple, P'ei Sieou, qui recueillit les paroles du maître Houang-Po. *L'essentiel de la méthode de transmission de l'esprit* fait l'objet de la première partie de l'ouvrage. La seconde partie : *Le Recueil de Wang-Ling*, partiellement rédigée par le même P'ei Sieou, comporte d'autre part les entretiens de Houang-Po avec d'autres maîtres notoires.

Dans les *Varia* de cette seconde partie, on glane quelques détails sur la curieuse figure de ce maître qui se dit, tout comme son contemporain Lin-Tsi, « sans affaires ». Il avait, dit son disciple, « au milieu du front une protubérance pareille à une perle. sa voix était chaleureuse et son timbre clair, son humeur à la fois vive et sereine ». Lui fait-on remarquer la bizarrerie, pour un homme de sa stature, de porter un aussi petit chapeau, qu'il rétorque : « Mais il contient des milliards d'univers »...

Descendant en ligne directe du 6^{me} patriarche (Houei-Neng) il était, selon P'ei Sieou « le seul détenteur, par delà tout texte canonique, du sceau du véhicule suprême... *l'Esprit-Un était son unique transmission et il n'avait pas d'autre méthode spirituelle* ».

Les *Entretiens* sont émaillés de citations classiques et une large place est faite aux grands textes, notamment Vimalakarti et le *Sutra de Diamant* dont un extrait figure à la fin de l'ouvrage.

Houang-Po, comme tous les grands maîtres, adapte ses réponses et son style au niveau de ses interlocuteurs mais si son langage varie, sa marque personnelle, l'humour de ses réparties donne à son discours un accent très attachant.

Ceux qui méconnaissent l'essence universelle de ces messages considèrent volontiers l'œuvre des savants, sinologues et sankritistes, comme des travaux inaccessibles au « profane ». C'est le cas

entre autres des œuvres de Gernet, de Demieville, de Liliane Silburn, de Marinette Bruno et bien entendu de Patrick Carré. Ce refus offre au dit « profane » une excellente occasion d'éviter de plonger dans une métaphysique étrangère... et dérangeante !

Il arrive aussi à l'Occidental qui ose aborder ces lectures de s'interroger sur l'intérêt qu'il porte à cet enseignement bouddhiste coloré de Taoïsme si étranger à sa propre « tradition ». Pourquoi ai-je autant de sympathie pour cet instructeur chinois si déconcertant ? Pourquoi cet enseignement m'est-il si « familier » ? Qu'ai-je à faire de ces catégories chiffrées ? Passe encore pour les trois véhicules, les trois mondes et les cinq agrégats ! On croit savoir ce que c'est... Mais les *Dix terres*, les *cinquante deux* degrés de la carrière du Bodhisavatta, la *dodecuple* doctrine, etc... !

On doit savoir gré aux érudits et aux traducteurs d'avoir assorti les *Entretiens* de notes explicatives aussi claires que possible. Et surtout l'Occidental désireux de tout comprendre poussera un soupir de soulagement en découvrant tel bref dialogue :

Question : « Le 6^{me} patriarche (Houei-Neng) ne savait même pas lire les Soutras. Comment se fait-il qu'il reçut la robe patriarcale ? Le Doyen Sieou était le supérieur de 500 moines et en tant qu'instructeur, il pouvait expliquer trente-deux soutras et traités. Pourquoi ne reçut-il pas, lui, cette robe ?

— Et le maître répond négligemment comme s'il parlait de verrues ou de furoncles indésirables :

« Chen Sieou avait... *des concepts...* »

L'humour n'est jamais absent de ces déclarations fondamentales du Tchan. Ce qui nous saisit à vif lors de telles lectures, c'est qu'elles éveillent en nous, à travers l'espace et le temps, l'écho de la gnose éternelle, celle qui retrouve aujourd'hui ses racines et le climat de la non-dualité. Nous retrouvons là la vraie gnose dans ses significations majeures. Celui qui lit Eckhart n'est pas dépaysé. Pas davantage celui qui lit *Wei Wu Wei* ⁽³⁾.

Qu'en est-il de la transmission de l'Esprit ? Interrogé sur l'esprit « ordinaire » et l'esprit « extraordinaire », le maître affirme l'unité de l'Esprit. Qui transmet cet esprit ? - Ne s'agit-il pas d'une transmission de l'esprit à lui-même ? C'est dire qu'il n'y a rien à transmettre. C'est dire que les pratiques sont vaines et Houang-Po, sans les déconseiller, en définit clairement les limites :

— ... « Si vous vous livrez à des exercices spirituels et à l'étude à seule fin de vous emparer de la réalisation, de tours en détours vous vous en éloignerez toujours plus. Dès que vous êtes libres de l'« esprit qui bifurque » et de l'« esprit qui ne fait que prendre et rejeter » votre esprit ressemble au bois et à la pierre et vous entrez dans *l'adeptat...* ».

Mais, qu'est-ce qu'un *adepte* ? « C'est un homme sans affaires qui n'a à vrai dire, pas beaucoup d'états d'âme et encore moins de principes à prêcher ! » Et le maître conclut brusquement l'entretien : « Allez, dispersez-vous ! ».

Comme un leiv-motiv, cette démystification si proche de la gnose d'aujourd'hui en arrive parfois à dénoncer les dangers des pratiques *perverses* : « Si vous ne comprenez pas ce que je veux dire, vous allez

perdre votre temps à acquérir des tas de connaissances et à pratiquer dans un esprit ascétique en vous vêtant de paille et en vous nourrissant de baies sauvages... Autant de choses que je qualifie de « pratiques perverses » qui pour sûr vous feront renaître chez les démons»...

Seule la voie abrupte conduisant à l'Eveil Suprême « permet de sauter d'un bond par dessus tous les niveaux des trois véhicules »...

Qu'en est-il du nœud crucial : cet Eveil Suprême, en quoi consiste-t-il ? Ici encore ce maître du haut Moyen Age anticipe sur les « découvertes » démystifiantes d'aujourd'hui : celle de Nisargadatta, celle d'U.G.

On n'a en fait *rien* découvert. Sur ce « rien », les interrogations vont bon train :

— Puisque « rien » n'a jamais existé, est-ce de rien qu'il s'agit ?

Le maître est-il nihiliste ? Non, puisqu'il affirme avec force :

— « Non, pas de néant. Rien de tel dans l'Eveil, *pas de théorie du néant !* ».

L'homme éveillé détient la « sagesse dans l'écoulement » (l'écoulement des passions, s'entend). Il voit son *pur corps absolu* et cela appelle la *coïncidence silencieuse* ».

Paule Salvan

(1) Davy (M.M.), Un itinéraire à la découverte de l'Intériorité. Paris, E.P.I., Editions 1977.

(1) Tchan-Zen, racines et floraisons (Hermès, 4 Nouv. Série, Paris, Les Deux Océans, 1985). Voir à la fin du volume la filiation des maîtres Tchan.

(2) De son vrai nom Si-Yun, le maître adopta le nom du Mont où était situé son monastère.

(3) Wei Wu Wei, La voie négative. Paris, Editions de la Différence, 1977.

DAVY (Marie-Madeleine)

MUNI. Récit d'une expérience d'intériorité. Paris, Edit. Retz, 1985.

Quelle est donc cette magie agissante qui nous emporte à la lecture de ce livre, au point de l'épuiser en un seul souffle et qui nous renvoie à notre propre aventure chargée d'événements qui tous, à leur façon, participent à la montée de la lumière ?

Un homme, une femme, une séparation parmi tant d'autres, avec son cortège de mots « définitifs » et de souffrances... et au bout du drame humain, un enfant pris en charge par la grand-mère, mais pas n'importe laquelle : Professeur de Yoga de son état, Madame Anne décide tout naturellement pour ce fils providentiel un nouveau nom : MUNI « le renonçant »... Et la mère ne saura jamais reconquérir l'enfant qu'elle abandonna.

Dans ce milieu bien particulier du Yoga, en majorité composé de femmes, une scolarité où s'établit entre Muni et les enfants de son âge une évidente « distance », l'inefficacité de l'éducation que prétend lui donner tante Pauline - Tout cela contribue à faire de cet

enfant, spontané et chaleureux, un être exceptionnel souvent mal accepté de son entourage.

Première expérience initiatique à la campagne où, guidé par Rose-line, une étrange fillette martiniquaise, Muni apprend à parler aux fleurs et découvre la dimension de l'amour cosmique...

«Si un jour tu sais aimer, dit Roseline, tu feras jaillir les sources, couler les ruisseaux, dessécher, épanouir les fleurs, faire pousser les plantes, c'est là un secret dont il convient de ne jamais parler aux grandes personnes...»

D'autres expériences viendront ponctuer les étapes de ce lent cheminement de chercheur qui déclare à 18 ans : «Chacun est appelé à vivre un état de veille au sein de sa propre solitude».

Solitude dans laquelle il plongera jusqu'au plus profond de lui-même lorsqu'à l'âge où la plupart des jeunes s'en vont vagabonder sur la route des Indes... il choisira d'entreprendre un voyage en Europe... afin, dit-il, «de tout inaugurer par le commencement».

Une rencontre essentielle avec Max, ermite écossais, lui fait ressentir l'intensité des dialogues dépouillés et des silences féconds.

Il recevra de ce guide occasionnel ce conseil précieux : «Sois fidèle à ton nom, Muni». Ainsi ramené comme par hasard à son *gourou intérieur*, l'adolescent saura plus tard échapper au piège du gourou professionnel entouré de soi-disant «libérés-vivants».

Il se dira alors «Mais qu'est-ce que je fais ici ? ». Il peut arriver à chacun de nous dans des circonstances analogues, par exemple lorsqu'on se retrouve à moitié sonné et traînant dans la nuit sur une route déserte, de se dire avec soulagement : «Je l'ai échappé belle».

N'était-ce pas là éviter *l'impasse* que rencontrent tant de chercheurs actuels.

Dans le chapitre «Un double voyage», nous participons à un des moments forts où le chercheur que nous sommes tous, est confronté à la Mort/Suicide. Acceptation ou refus ? Faut-il laisser faire... se remettre à la volonté de Cela ? Expérience étonnante pour celles et ceux qui sur «le chemin» la vécurent, à des degrés divers. Mais n'en demeure pas moins le souvenir de ce temps où l'espérance/issue d'un Rêve ou d'une projection/ a été la plus forte, pour s'apaiser définitivement dans la vivante solitude qu'est la chambre nuptiale à laquelle nous sommes tous conviés.

Ainsi va Muni... ainsi allons-nous, et lorsque, chemin faisant, la Mort d'un Être cher (sa grand-mère) surgit dans le banal quotidien, c'est alors avec tendresse et détachement que Muni se trouve être le témoin de ce passage où la vie physique s'efface au profit d'une autre vie mystérieuse.

Désormais, ne se pose plus la question du «où en suis-je ? ». Muni s'était simplement tourné vers l'Orient de son âme... là où se lève l'esprit tel un soleil... lumière qui devait opérer l'ultime et dernière mutation, cette mystérieuse métamorphose d'où l'on ressort... différent, autre ; car Muni «n'a pas vu»... mais «il a été vu».

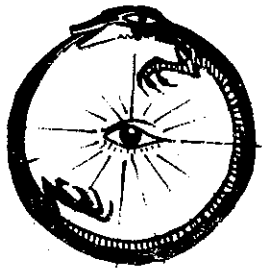
La lecture de ce récit romancé est offerte par M.M. Davy à un large public où beaucoup de jeunes sont mûrs pour en apprécier l'opportunité. L'œuvre *savante* de l'auteur se complétait déjà d'un

précieux témoignage personnel ⁽¹⁾ où elle retraçait son propre itinéraire. «J'ai cherché l'Absolu, disait-elle alors, je ne le cherche plus»...

Il est toujours risqué d'utiliser la médiation du roman pour une approche spirituelle... ici la partie semble gagnée : ce livre nous pénètre tel un profond chant d'amour et d'espérance dont la méthode opère un charme apaisant et tranquille nous rendant disponible à recevoir comme la chose la plus naturelle au monde, le « dit » qui clot le roman de Muni, et ce n'est pas par hasard si ce dit c'est le logion 50 de l'Évangile selon Thomas, véritable hymne à la lumière où le « Monachos » retrouve sa source.

Richard Reymann

(1) Davy (M.M.), Un itinéraire à la découverte de l'Intériorité. Paris, E.P.I., Editions 1977.





POÉSIES

vers les collines
se renverse
le dos de la nuit
encore cet écart
entre amour et viscères
entre ce qui veille
sans avoir jamais dormi
et qui sommeille
dans un monde peuplé
de pommiers et d'orties
j'en ai passé des jours à
me perdre dans le feuillage
à vouloir arriver
avant d'être parti
j'en ai passé des nuits
à douter du soleil
quand se creuse et se tend
la distance qui unit
le clair à l'obscur
il suffit qu'à l'aube
la chèvre têtue renonce
à se débattre pour que
la lumière dans les arbres
soit à sa place de toujours

si dénué si libre
si ouvert à tous les possibles
qu'issu de l'ouvert
je me retrouve
au fil de la vie
douce et horrible
à la fois

seule l'accalmie peut
en délier la soie
la céleste rumeur
n'est nécessaire
qu'aux œillets
qu'ai-je à voir
avec l'œil mirador
où s'élargit un monde
à l'innocence de chardon
avec ces étoiles
qui viennent trembler
à la vitre

Manoune

CHANSON IDIOTE...

D'un œil sourit
de l'autre pleure
en dérive
glissent les heures,
là où je suis
je demeure

rester partir
question mineure
vivre mourir
danse majeure,
là où je suis
je demeure

Dans le grand jeu
qui vit ne meure,
là où je suis
je demeure

... ET DANSE ÉBLOUIE

Dansent l'or et les bleus pâlis
au sein de l'avidité rousse
absorbant les verts alanguis
des trop durs flamboiements
où le désir s'épuise

dansent les rêves de nuage
revêtant les formes du vent
parmi le doux bruissement
des chevelures fauves
où le regard chavire

Dans l'éternel jaillissement
dansent les flammes du Cœur
en larges reflets ondoyants
vers l'unique émerveillement
où s'irisent les sources.

Mireille